



**HAL**  
open science

# Esquisse d'une anatomie de la lettre antique tardive d'après les papyrus

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Esquisse d'une anatomie de la lettre antique tardive d'après les papyrus. Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive, Nov 2003, Lille, France. pp.23-66. hal-01596892

**HAL Id: hal-01596892**

**<https://hal.science/hal-01596892v1>**

Submitted on 28 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## ESQUISSE D'UNE ANATOMIE DE LA LETTRE ANTIQUE TARDIVE D'APRÈS LES PAPYRUS

Jean-Luc FOURNET\*

### RÉSUMÉ

Cette étude est un essai de reconstitution de la forme originelle de la lettre antique grecque (types d'écriture, disposition sur le support, structure) d'après la documentation papyrologique, qui offre des données plus complètes et plus objectives que les lettres transmises par la tradition manuscrite, où certains éléments ont été volontairement déformés ou supprimés. Une étude diachronique montre que la lettre a subi à partir de la fin du III<sup>e</sup> et surtout du IV<sup>e</sup> s. une mutation, tant dans sa forme matérielle (orientation du support, écriture) que dans son contenu (structure, langue, topique), qui traduit une évolution de la fonction que revêt la lettre dans l'Antiquité tardive et plus généralement de la conception que se fait la société de cette époque de la rhétorique et de la littérature.

### ABSTRACT

*This paper is an attempt to reconstitute the original form of the Greek letter in Antiquity (types of writing, layout on the sheet, structure) based on papyrological documentation which gives more complete and more objective data than the letters transmitted by the manuscript tradition, in which some elements have been deliberately distorted or suppressed. A diachronic study shows that the letter underwent changes at the end of the third and especially during the fourth century A.D. as much in its material form (orientation of the papyrus sheet, writing) as in its content (structure, language, subject matter), which reflects how the function of the letter in Late Antiquity changed and more generally how the society of the time viewed rhetoric and literature.*

Les grands recueils épistolaires qui se multiplient à partir du IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C. nous livrent des lettres que la postérité a retenues non sans leur avoir fait subir quelques altérations : modification de l'adresse (ou prescrit), ablation de certaines formules conventionnelles, suppression parfois de détails concrets ou de faits personnels au

---

\* EPHE (IV<sup>e</sup> Section, Sciences historiques et philologiques) ; UMR 8167 « Orient et Méditerranée ».

profit des parties les plus littéraires. Ce travail d'édition et de transmission, qu'il n'est pas toujours facile de mesurer en l'absence des autographes, concourt à nous donner des lettres originales une image partielle, voire déformée. Il n'est pourtant pas inutile d'essayer de reconstituer la forme originelle de ces correspondances : comment écrivait-on, très concrètement, une lettre entre les IV<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s. ? Quelles étaient les contraintes matérielles et les conventions formelles que devait, autant que faire se peut, respecter l'épistolier ? À ces questions, quelques allusions glanées de-ci de-là dans les correspondances « littéraires <sup>1</sup> » apportent des éléments de réponse. Mais c'est en nous tournant vers les papyrus que nous pouvons y répondre le plus complètement. Les seuls documents épistolaires originaux conservés le sont sur papyrus (et ostraca). Le but de cette contribution est, en partant de cette documentation, de montrer quelle était la forme de la lettre antique tardive aussi bien du point de vue de sa réalisation graphique que de sa structure. Ma perspective n'est pas de faire un simple constat, mais d'adopter une démarche diachronique qui permette de mettre en valeur les mutations qu'a subies la lettre pendant la période qui nous intéresse, mutations qui, j'espère le montrer, traduisent sur un plan formel un changement dans la nature et la fonction de la lettre.

La lettre grecque (puisque je me limiterai ici au domaine oriental) est un genre auquel on s'est beaucoup intéressé et sur lequel la bibliographie est prolifique <sup>2</sup>. Les aspects matériels (paléographie, disposition sur le support) ont en revanche été négligés <sup>3</sup> au profit du formulaire <sup>4</sup> ou de la topique <sup>5</sup>. Et encore ces derniers ont-ils été peu étudiés systématiquement dans les papyrus des IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. : excepté Thraede 1970 – mais qui ne consacre qu'une part modeste aux papyrus <sup>6</sup> – et O'Callaghan 1963 – qui se restreint au V<sup>e</sup> s. –, les études proprement papyrologiques s'arrêtent au IV<sup>e</sup> s. <sup>7</sup>. La raison de cette fourchette chronologique limitée tient bien sûr à la désaffection dont a souffert jusque dans les années soixante-dix l'étude de l'Antiquité tardive, mais avant tout au fait que les lettres sur papyrus ont surtout été étudiées, d'un point de vue formel, dans une perspective comparatiste focalisée

---

1. J'entends par là les recueils de lettres transmis par la tradition manuscrite. Cet adjectif n'a évidemment pas pour but de nier leur nature fonctionnelle.

2. Cf., quoiqu'ayant déjà plus de vingt ans, la bibliographie sélective de Garzya 1983, p. 116, n. 2.

3. Qu'il suffise de voir le peu de place que leur consacre White 1986, p. 213-214 (superficiel, voire erroné).

4. Ziemann 1911 ; Exler 1923 ; Koskenniemi 1956.

5. Koskenniemi 1956 ; Thraede 1970.

6. Le seul chapitre qu'il y consacre entièrement concerne d'ailleurs les II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. (p. 77-81).

7. Exler 1923 et White 1986 couvrent les III<sup>e</sup> s. av.-III<sup>e</sup> s. ap. ; Olsson 1925 les I<sup>er</sup> av.-I<sup>er</sup> ap. ; Ghedini 1923 et Tibiletti 1979 les III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. ; Cavassini 1954, qui poursuit Ghedini, II<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s. ; Naldini 1998 les II<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. ; Döllstädt 1934 et Naldini 2001 les I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> s. ; White 1972 ne va guère au-delà de 300.

sur les épîtres néo-testamentaires<sup>8</sup> et, au plan de la topique, comme illustration de l'émergence d'une sensibilité chrétienne et de modes d'expression qui lui seraient propres<sup>9</sup>. L'Antiquité tardive pose des problèmes différents qui méritent d'être étudiés pour eux-mêmes et dont la lettre est un bon révélateur.

Il ne s'agit évidemment pas ici de traiter de façon systématique de la lettre sur papyrus des IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s., même en me restreignant, comme je compte le faire, aux aspects formels. L'ampleur de la documentation excède très largement les cadres d'un article. Quelques chiffres permettront d'en prendre la mesure<sup>10</sup> : sur 53 299 documents édités, on recense 6953 lettres, soit plus de 10 % de la documentation papyrologique, dont 1504 pour les IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. Dans ces conditions, on comprendra que le présent travail offre des conclusions qui se fondent sur un examen plus empirique que statistique de la documentation<sup>11</sup>. Il suggère des pistes qui resteront à approfondir et à asseoir sur une étude complète du matériau disponible.

Cette reconstitution « archéologique » de la lettre que je me propose d'esquisser ici complètera sur certains points les informations livrées par les recueils épistolaires que la tradition a quelque peu « désincarnés ». Pour autant que les papyrus d'Égypte peuvent être confrontés aux lettres écrites dans d'autres régions de l'Empire et abstraction faite de l'inévitable différence qualitative entre une épistolographie très

- 
8. Ainsi White 1972 dont la composition est éloquente : « I. Transitional Formulae in Non-Literary Papyri Letters », « II. Body of the Pauline Letter : Phraseology and Structure », « III. Comparison of the Body of the Christian Letter in Paul and the Papyri ». Même dans l'ouvrage plus papyrologique qu'il écrivit en 1986, le même auteur dévoile ses intentions dès l'introduction : « The primary purpose of this collection of letters, written on papyrus and discovered in Egypt, is to provide a comparative body of texts for assessing the epistolary character of the early Christian letter tradition found in the New Testament and the Early Church Fathers. » (p. 3.) Voir surtout *ibid.*, p. 18-20. Même optique chez Stowers 1986.
  9. Ainsi Ghedini 1923, Cavassini 1954, Tibiletti 1979, Naldini 1998, dont les titres ou sous-titres sont sans ambiguïté sur leur objectif. Voir aussi l'ouvrage important et fondateur de Deissmann 1923, qui utilise abondamment les lettres sur papyrus. Cette orientation des études épistolographiques est bien résumée par Cavassini 1954, p. 266 : « Lo scopo è di cogliere, in quanto è possibile, attraverso questi documenti privati, nella maggior parte scritti da gente semplice e incolta, una testimonianza viva e fresca del cristianesimo nei suoi primi secoli di vita, di vedere fino a che punto l'insegnamento di Gesù fu capito e intimamente vissuto. »
  10. J'emprunte les chiffres qui suivent au *Heidelberg Gesamtverzeichnis*, qui recense tous les papyrus documentaires publiés jusqu'à ce jour (<<http://aquila.papy.uni-heidelberg.de/Hauptregister/>>). L'état que je présente est celui de janvier 2004.
  11. Je me limiterai ici aux lettres sur papyrus, laissant de côté les ostraca. Le support normal de la lettre dans l'Empire d'Orient est en effet le papyrus. L'ostracon, incapable de préserver la confidentialité du contenu (au contraire du papyrus qui s'enroule et se scelle), était ressenti comme un pis-aller, dont l'emploi était motivé par des circonstances principalement économiques. Ainsi s'excuse-t-on de devoir recourir à ce support grossier : [ἀπορή]σαντος χάριτος, ἀνάγκην [ἔχ]ῃ δι' ὀστράκου ἀπάσασθαι « Par manque de papyrus, je me vois dans l'obligation de te saluer par ostracon » ; συγγνώσει, ἀδελφε, ὅτι εἰς ὀστράκον σοι ἔγραψα· οὐχ εὐρίσκω γὰρ χαρτάρην « Pardonne-moi, frère, de t'écrire sur ostracon, mais je ne trouve pas de papyrus » (ces exemples, et d'autres, sont tirés de Fournet 2003, p. 471).

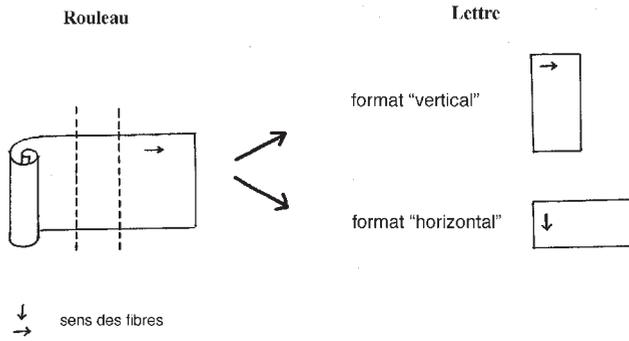


Fig. 1 – Les deux types de format de lettre.

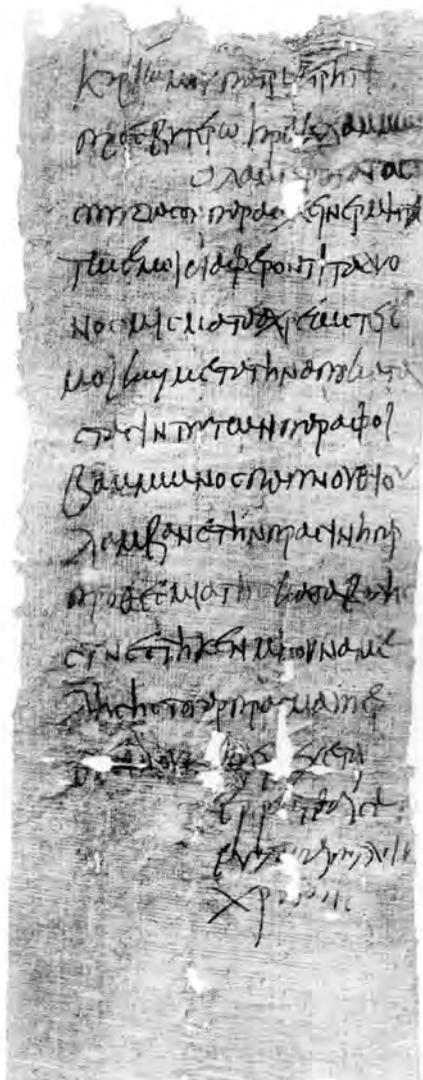
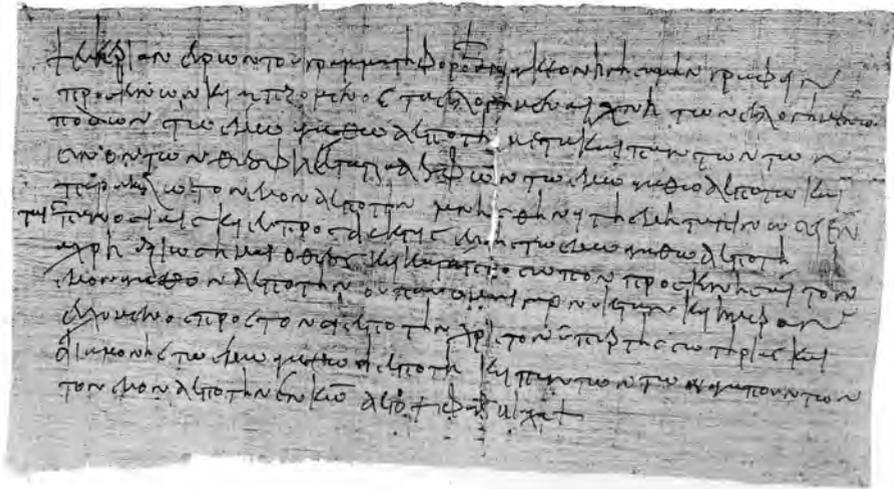


Fig. 2 – Un exemple de lettre à format « vertical »  
(P.Strasb. I 26, II<sup>e</sup> s.,  
H. 29 × L. 8 cm).



recto



verso

Fig. 3 – Un exemple de lettre à format « horizontal »  
(P.Fouad. 89, VI<sup>e</sup> s., H. 16 × L. 29,5 cm).

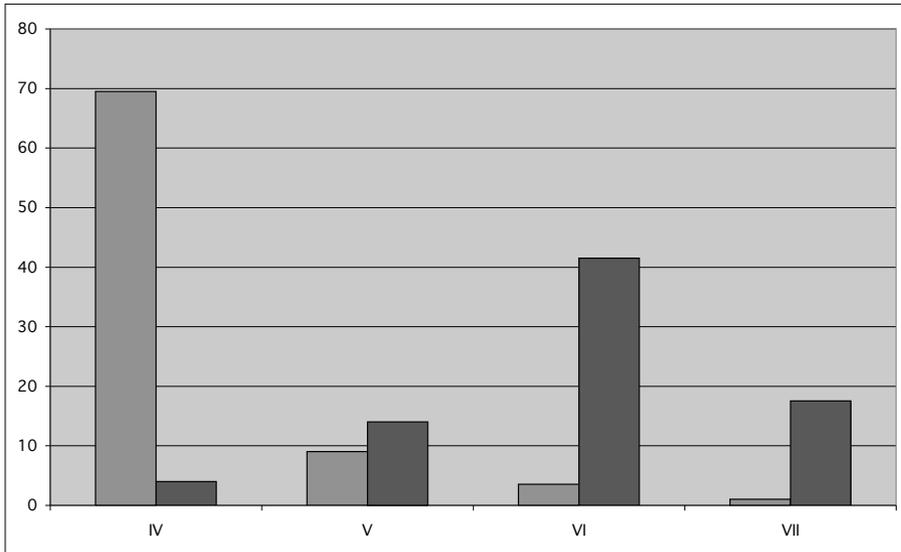


Fig. 4 – Rapport des formats vertical (1<sup>re</sup> col.) et horizontal (2<sup>e</sup> col.) pendant les IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. d'après les P.Oxy.

hétéroclite, émanant de milieux très divers, et les correspondances rédigées par de grandes figures de l'hellénisme tardif<sup>12</sup>, elle mettra en évidence les décalages qui peuvent parfois exister entre des documents originaux et des textes entrés dans le patrimoine littéraire au prix de quelques aménagements qu'il n'est pas toujours aisé de repérer lorsqu'on les coupe de leurs conditions concrètes d'élaboration. Elle a surtout pour objectif de montrer que, documents historiques, les lettres le sont aussi pour l'histoire de l'écrit, du genre épistolaire et de la culture antique tardive, dont elles comptent parmi les meilleurs témoignages.

### Support et écriture : entre documents et textes littéraires

Commençons par la matérialité même de la lettre : son support et sa réalisation graphique. Ces deux éléments, loin d'être aléatoires et sans intérêt, résultent de choix qui nous en disent déjà beaucoup sur la façon dont les Anciens concevaient l'échange épistolaire.

#### *Forme du feuillet et positionnement de l'écriture : la lettre, un document parmi d'autres*

Le rédacteur d'une lettre est *a priori* placé devant plusieurs possibilités : il doit tailler dans le rouleau de papyrus un feuillet qu'il orientera de façon à ce que l'écriture suive ou non le sens des fibres. Même si certains facteurs personnels peuvent interférer et que la longueur de la lettre à écrire peut induire des choix particuliers, on se rend compte que chaque époque a eu ses modes dans la façon de présenter matériellement la lettre sur son support. Et il n'est pas indifférent à notre propos de constater que l'Antiquité tardive a justement connu un changement de mode.

On se rend compte que, durant la première époque ptolémaïque, les lettres pouvaient avoir deux formats différents (*fig. 1*)<sup>13</sup> : la bande découpée dans le rouleau (en général assez étroite du fait de la dimension du texte envisagé)

---

12. Je me garderai bien d'entrer ici dans le débat inauguré par Deissmann 1923, p. 194-213, qui proposait de distinguer la « lettre » (« Brief ») de l'« épître » (« Epistel »), l'une étant non littéraire (« etwas Unliterarisches »), l'autre étant un genre littéraire (« eine literarische Kunstform, eine Gattung der Literatur »), position qui a été ensuite critiquée (cf. Thraede 1970, p. 1-4).

13. Voir les remarques de C.C. Edgar au sujet des archives de Zénon (III<sup>e</sup> s. av.) dans *P.Mich.Zen.*, p. 58-59, notamment p. 58 : « When a scribe has a letter to write, he either cut off a strip of sufficient size from the end of the roll or else wrote his letter on the roll before cutting off the strip. The letter was almost always written on the inner side of the roll, on which the fibres run lengthwise; and it was written either in short lines along the fibres or in long lines across them. »

était disposée soit verticalement (les fibres du papyrus sont alors horizontales par rapport aux lignes d'écriture), soit horizontalement (les fibres sont dans ce cas perpendiculaires à l'écriture)<sup>14</sup>. C'est le premier format (que j'appellerai « format vertical ») qui s'impose très vite et devient la norme durant la fin de l'époque hellénistique et l'époque romaine jusqu'au IV<sup>e</sup> s. (fig. 2). À partir du siècle suivant, c'est le « format horizontal » qui commence à prendre le dessus ; il devient fortement majoritaire au VI<sup>e</sup> s. (fig. 3). On le voit très nettement d'après le tableau de la figure 4, qui s'appuie sur les plus de quatre cents lettres des IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. que contient la fameuse série des *Oxyrhynchus Papyri* (*P.Oxy.* I-LXIII)<sup>15</sup>. On pourrait m'objecter qu'un tel graphique risque de n'être révélateur que de la situation à Oxyrhynchos. Mais ces résultats correspondent à ce que l'on constate aussi pour d'autres cités ou villages de Moyenne et Haute-Égypte<sup>16</sup>. Ces données sont confirmées par des papyrus d'autres régions de l'Empire : ainsi les lettres des *P.Nessana* (VII<sup>e</sup> s.), quand leur état permet d'en juger, présentent toutes ce format<sup>17</sup>. Elles semblent aussi refléter l'usage en vigueur à Constantinople autant qu'on puisse en juger par les documents originaux qui nous en ont été préservés, telle cette lettre de la collection de Hambourg, *SB IV 7438*<sup>18</sup>, adressée par un fonctionnaire de la capitale au duc de Thébaidé vers le milieu du VI<sup>e</sup> s.<sup>19</sup>

La physionomie de la lettre change donc radicalement au V<sup>e</sup> s. C'est une tendance trop marquée et trop générale pour qu'on soit tenté de la considérer comme aléatoire. Quant à son explication, elle est délicate. Il n'est pas toujours facile de rendre compte de faits aussi matériels et apparemment dénués de sens. La papyrologie, très attentive au support en même temps qu'au contenu des documents, nous enseigne pourtant que

- 
14. Il n'y a pas lieu ici d'expliquer les raisons de cet usage concomitant, puisque cela n'entre pas dans notre domaine chronologique. On trouvera néanmoins quelques remarques utiles chez Turner 1978, p. 35 (§ 4.5.3).
  15. J'ai éliminé les copies de lettres (souvent des lettres officielles), les textes trop mutilés, certains cas aberrants et une dizaine de cas où le format est carré. Je tiens à préciser que mes chiffres doivent être pris avec précaution dans la mesure où les premiers éditeurs ne précisaient pas le sens des fibres. Celui-ci se laisse deviner le plus souvent, quoique ce type d'extrapolation ne soit pas sans risque d'erreur ; j'ai préféré exclure de mes comptages les quelques cas où il y avait doute (par exemple, *P.Oxy.* I 128 ; XVI 1843). Les lettres datées à cheval sur deux siècles ont été comptabilisées pour moitié dans chacun des siècles.
  16. Ils sont, par exemple, confirmés par les archives de Dioscore d'Aphrodité (nome Antaiopolite en Thébaidé, VI<sup>e</sup> s.), dont les lettres sont presque toutes de format horizontal.
  17. *P.Ness.* II 47, 50, 51, 68, 75 (les autres sont mutilées).
  18. Éd. V. Martin, « A Letter from Constantinople », *JEA* 15, 1929, p. 96-104. Elle fait l'objet d'une étude paléographique par Crisci 1996, p. 104, dans son chapitre consacré aux textes provenant de Constantinople.
  19. L'éditeur ne donne pas les dimensions du texte et ne précise pas le sens des fibres. Mais la photo (*New Palaeographical Society*, 2nd ser., part. 12-13, pl. 183 ; Crisci 1996, tav. XCII) montre qu'il s'agit d'un format horizontal (la hauteur est sensiblement inférieure à la largeur) où l'écriture est perpendiculaire aux fibres du papyrus.



en un appendice très étroit. Elle exploite au maximum la forme verticale du feuillet. Or, à partir du <sup>v</sup><sup>e</sup> s., le prescrit et la formule de salutation disparaissent, réduisant la lettre à son corps, massif et sans fantaisie graphique. La suppression de ces éléments a pu jouer dans le changement de format de la lettre à cette époque.

Une autre explication me semble s'imposer, avec peut-être plus de pertinence : l'époque du passage du format vertical au format horizontal correspond aussi au retour en force du document écrit *transversa charta*, c'est-à-dire sur un rouleau placé verticalement, l'écriture étant perpendiculaire aux fibres. Cette disposition très appréciée à la haute époque ptolémaïque, mais peu utilisée ensuite, réapparaît au <sup>v</sup><sup>e</sup> s. pour devenir la règle dans la plupart des documents au <sup>vi</sup><sup>e</sup> s., au moment précis où le format horizontal de la lettre se canonise <sup>25</sup>. Certes, la lettre s'apparente à une bande horizontale tandis qu'un document *transversa charta*, parfois très long, se présente tout en hauteur. C'est uniquement le volume textuel qui modifie la forme du document, mais la disposition est la même : la lettre comme l'acte notarié sont écrits perpendiculairement aux fibres du papyrus, la largeur du document correspondant à la hauteur standard d'un rouleau (à cette époque, environ 30 cm). Dans le cas d'une lettre, dont le texte est court, la hauteur avoisinera quelques centimètres, d'où cette forme allongée horizontalement ; pour un document plus long (acte de vente, arbitrage, par exemple), la hauteur pourra faire plusieurs mètres <sup>26</sup>, ce qui lui donnera une physionomie allongée dans le sens vertical. Mais il arrive que des lettres particulièrement longues, écrites *transversa charta*, aient aussi une hauteur supérieure à leur largeur <sup>27</sup>.

Autrement dit, la lettre calque les modes d'écriture des textes documentaires. Il est bien possible qu'à l'intérieur de ce que les papyrologues appellent les documents, elle se soit, par sa disposition, opposée à certains genres comme la pétition, autre moyen d'expression, mais orientée vers l'autorité, qui adopte une forme très différente (écriture parallèle aux fibres sur un rouleau disposé horizontalement) <sup>28</sup>. Mais il serait plus

---

25. Cf. Turner 1978, p. 26-53 (et notamment p. 47, § 4.12 sur le retour de l'écriture *transversa charta* à l'époque byzantine).

26. Ainsi *P.Petra* I 2 (Gaza, 538), actuellement le document *transversa charta* le plus long connu, fait 8 m 50 de hauteur. Le précédent record était détenu par le *P.Mich.* XIII 659 (entre 527 et 546/545 [*BL* XI, p. 133]). Les deux textes sont des arbitrages (*dialyseis*), documents qui nécessitent des clauses nombreuses et précises.

27. Pour me limiter aux *P.Oxy.* : XVI 1829 (H. 50 x L. 29,5 cm) [577-579 ?] ; 1862 (H. 100 x L. 17,2 cm) [<sup>vii</sup><sup>e</sup> s.] ; LI 3637 (H. 42 x L. 17) [623].

28. Sur la présentation matérielle de la pétition, cf. Fournet 2004. Cette opposition dans leur disposition entre lettres et pétitions correspond à une opposition institutionnelle entre ces deux modes d'approche de l'autorité (cf. J. Gascou, « Les privilèges du clergé d'après la "Lettre" 104 de s. Basile », *Revue des sciences religieuses* 71, 1997, p. 191-195 et J.-L. Fournet, *Entre document et littérature : les pétitions de Dioscore d'Aphrodité*, à paraître). Mais il est probable que ce soit par opposition à la lettre et à d'autres genres de documents que la pétition ait développé ses particularismes graphiques et non le contraire.

naturel de conclure que l'évolution de sa forme s'inscrit avant tout dans les tendances générales de la pratique documentaire contemporaine, comme si la lettre n'était pas conçue différemment d'un reçu d'impôt ou d'un contrat de location et que, si opposition il y a, c'est par rapport aux textes littéraires qui n'adoptent jamais la forme *transversa charta*. Pourtant, si, par le format et la disposition de son support, elle s'apparente à un document et affirme par là même sa fonction pratique, elle laisse entrevoir, par son écriture, des prétentions qui ne sont pas sans rapport avec la littérature.

### ***L'écriture : l'influence de l'édition des textes littéraires sur la lettre***

Les lettres sur papyrus ont une nette tendance, pendant notre période, à manifester un tel soin dans leur réalisation graphique que le style d'écriture qu'elles adoptent se rapproche de ceux employés dans la copie des textes littéraires. Cette affirmation mériterait certes d'être nuancée : bien avant l'Antiquité tardive, l'écriture des lettres privées s'est généralement différenciée de celle des documents émanant des administrations ou rédigés par des professionnels de l'écrit, qui présente de nombreuses ligatures, abréviations, contractions à la limite de la lisibilité (*Verschleifung*) quand la première, moins cursive, cherche avant tout à être lisible par des personnes qui ne font pas profession d'écrire<sup>29</sup>. Une écriture en capitales et sans ligature, comme l'est celle que l'on employait pour la copie des textes littéraires, peut même être le fait de semi-analphabètes ou en tout cas de personnes dont l'expérience de l'écrit n'a pas dépassé le stade de l'enseignement scolaire (où les textes littéraires constituent la référence). Ainsi, l'aspect calligraphique, à tout le moins le caractère « formel » (par opposition aux écritures « informelles » de la terminologie paléographique) d'une écriture ne sont pas nécessairement corrélés à une bonne formation littéraire, à une parfaite maîtrise de la langue et donc n'impliquent pas forcément un soin résultant d'une intention de donner à la lettre un lustre qui l'apparenterait *mutatis mutandis* à un texte littéraire. Par ailleurs, on constate, d'un point de vue paléographique, une différence entre l'écriture des lettres officielles, qui adoptent des styles graphiques propres aux divers bureaux et chancelleries dont elles émanent, et celle des lettres privées. C'est avant tout ces dernières qui sont révélatrices du phénomène dont je traite ici et c'est à elles – de loin les plus nombreuses – que mon propos se limitera.

Malgré ces restrictions, il me semble que l'on constate une très nette hausse de la qualité graphique des lettres privées à compter du III<sup>e</sup> et surtout du IV<sup>e</sup> s., parallèle à la meilleure qualité de leur langue et de leur style, que j'évoquerai plus loin. Bien sûr, les lettres émanent de milieux socio-culturels très divers, voire très contrastés, ce qui rend malaisée et imprudente toute généralisation. Mais, si l'on adopte une perspective diachronique, il me semble qu'on ne peut pas nier ce saut qualitatif, qui se manifeste d'abord au niveau de l'écriture. On voit à cette

---

29. Cf. Fournet 2003, p. 448-449, au sujet d'un ensemble de lettres d'époque romaine.

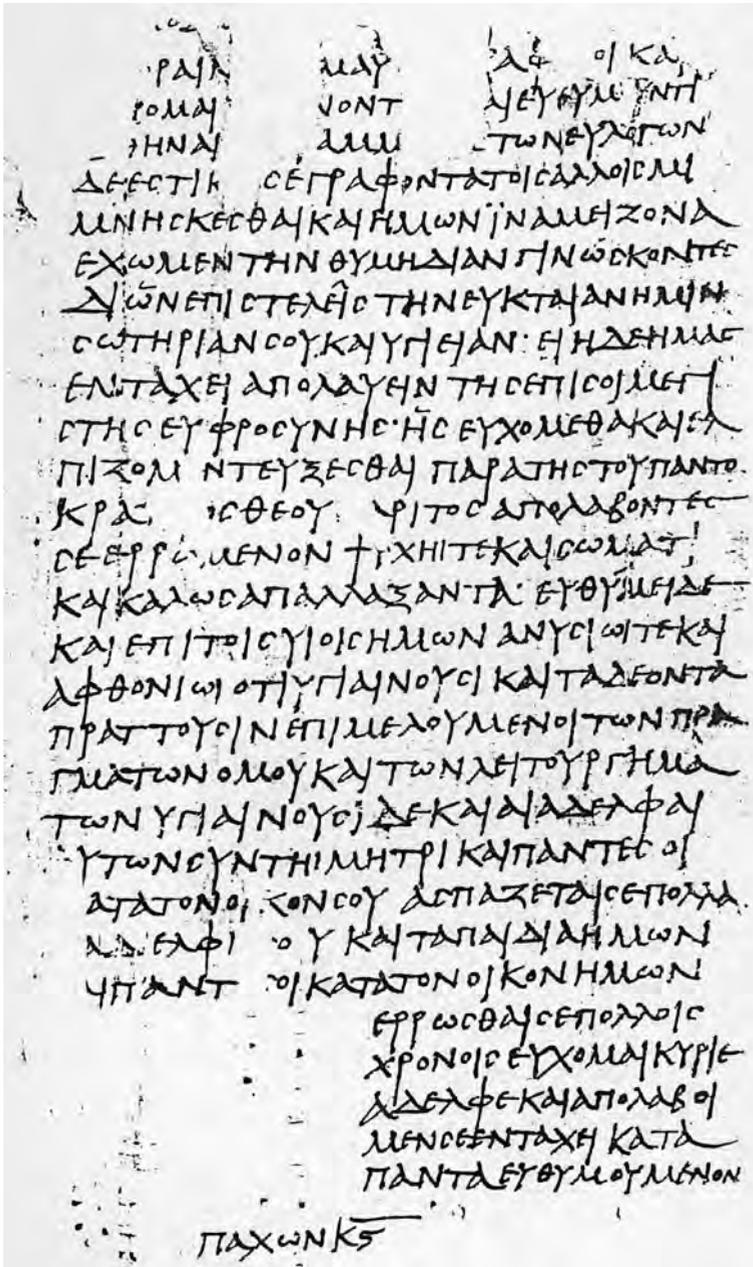


Fig. 5 – Fac-similé du P.Herm. 5, lettre d'Hermodoros des archives de Théophanès (11<sup>e</sup> s.).

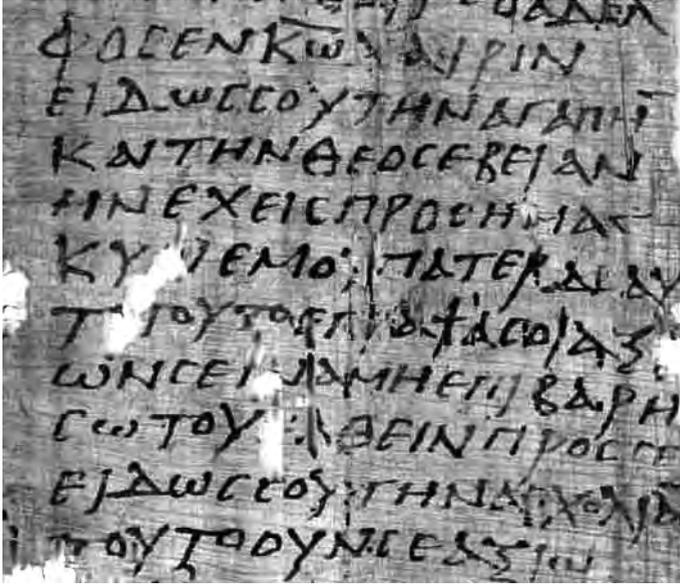


Fig. 6 – Détail du P.Oxy. LVI 3858 (iv<sup>e</sup> s.).

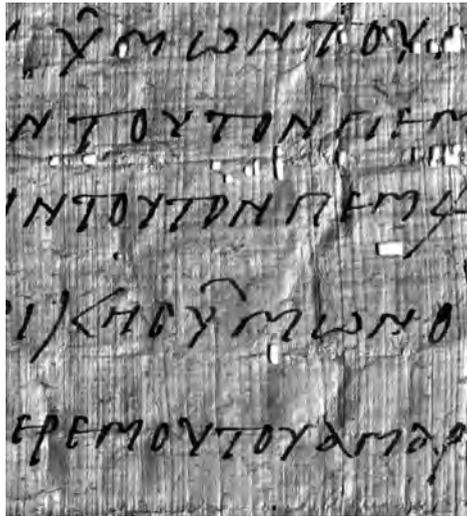


Fig. 7 – Détail du P.Louvre E 7129 (v<sup>e</sup>/vi<sup>e</sup> s.).

époque se resserrer l'écart entre l'écriture des lettres et celle des textes littéraires, qui appartiennent pourtant à deux sphères qu'opposent aussi bien leur nature – l'une a une fonction pratique qui l'inscrit dans l'action quotidienne, l'autre a pour but de pérenniser un texte sans finalité immédiatement pratique – que les conditions de leur élaboration – la lettre est écrite par un simple particulier, le livre par un professionnel de la librairie. Je me contenterai de quelques exemples.

Au début de la fourchette chronologique que je me suis fixée, une des meilleures illustrations de ce phénomène sont les lettres du dossier de Théophanès<sup>30</sup>, principalement la célèbre lettre adressée par Hermodoros à Théophanès, *P.Herm.* 5<sup>31</sup> (fig. 5). Son écriture a incité E.G. Turner à l'inclure dans son recueil de planches illustrant les écritures littéraires antiques au milieu de manuscrits d'auteurs littéraires<sup>32</sup>. L'illustre papyrologue anglais disait d'elle qu'elle « would not have disgraced a Gospel or a work of classical literature<sup>33</sup> ». La lettre conservée par le *P.Oxy.* LVI 3858 (fig. 6) présente aussi une écriture très littéraire, une capitale penchée légèrement anguleuse que l'on peut rapprocher de celle des *Évangiles* du Freer Codex III (IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s.)<sup>34</sup>. Moins spectaculaire, peut-être, est l'écriture du *P.Oxy.* XXXI 2603<sup>35</sup>, lettre de recommandation du IV<sup>e</sup> s., dont l'écriture a été comparée par l'éditeur à celle du P.Berol. 10559, un *enkômion* en vers d'un professeur de Beyrouth<sup>36</sup>. Pour le V<sup>e</sup> s., on peut citer, par exemple, le *P.Oxy.* XLIII 3149<sup>37</sup>, dont l'écriture, avec ses pleins et ses déliés, s'apparente à ce qu'il est d'usage de nommer la « majuscule biblique », style dans lequel tant d'œuvres, principalement chrétiennes, ont été

30. Sur cet ensemble, cf. Moscadi 1970.

31. Cf. Moscadi 1970, n° 10, p. 133 (avec bibliographie). J'en donne le texte et la traduction ci-dessous, p. 54-55.

32. E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, 2nd ed. rev. and enl. by P.J. Parsons, Bulletin of the Institute of Classical Studies, Supplement 46, Londres, 1987, p. 118-119.

33. On pourra la comparer, par exemple, à l'*Apologie de Philéas* livrée par le *P.Bodmer* XX (1<sup>re</sup> moitié du IV<sup>e</sup> s.) ou, plus proche, au *P.Ryl.* I 53, manuscrit sur parchemin de l'*Odyssée* (début du IV<sup>e</sup> s.). Cette lettre est de la même main que celle de Jean et Léon à Théophanès, *P.Herm.* 4 (= Moscadi 1970, n° 9, p. 130), dont une photo et une analyse paléographique sont données par Cavallo et Maehler 1987 p. 10-11, qui la rapprochent de *P.Chester Beatty* XI (fragment de l'*Ecclésiaste* du début du IV<sup>e</sup> s.).

34. Cf. Cavallo et Maehler 1987, n° 15a, p. 38.

35. Éd. Harrop 1962 (avec photographie).

36. Cf. Harrop 1962, p. 132, n. 1. L'*enkômion* est publié par W. Schubart et U. von Wilamowitz-Moellendorff, *BKT* V/1, p. 82 (= D.L. Page, *Select Papyri*, III, n° 138, p. 552 ; E. Heitsch, *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, 2<sup>e</sup> éd., Göttingen, 1961, n° XXX, p. 94) ; on trouvera une photo de ce papyrus dans W. Schubart, *Papyri Graecae Berolinenses*, Bonn, 1911, pl. 43a.

37. L'image de ce papyrus est accessible sur le site internet des papyrus d'Oxyrhynchos : <[www.csad.ox.ac.uk/POxy/papyri/vol43/pages/3149.htm](http://www.csad.ox.ac.uk/POxy/papyri/vol43/pages/3149.htm)>. L'image complète du *P.Oxy.* LVI 3858, dont seul un détail est donné ici (fig. 6), est aussi accessible sur ce site.

copiées à partir du IV<sup>e</sup> s.<sup>38</sup>. Au VI<sup>e</sup> s., relevons, parmi d'autres, le *P.Oxy.* LVI 3866, dont l'éditrice caractérise l'écriture comme « influenced by Byzantine bookhand ». Plus tardive est l'écriture d'une lettre inédite du Louvre, E 7129 (VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> s.), offrant un bel exemple de capitale penchée évitant toute ligature (*fig. 7*), contrastant avec les écritures cursives inclinées qui deviennent la norme dans la correspondance des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. en même temps que dans les actes notariés contemporains<sup>39</sup>.

Ce rôle de modèle qu'exerce sur l'écriture des lettres protobyzantines la production libraire antique se révèle de façon encore plus frappante dans l'usage des signes diacritiques (ou « prosodiques » comme les appelaient les Anciens), tels que les esprits, les accents et les points, normalement réservés à la copie des textes littéraires. Il est révélateur de constater que c'est encore au IV<sup>e</sup> s. qu'apparaît et s'intensifie le recours à ces signes dans le domaine documentaire, principalement dans les lettres et les pétitions<sup>40</sup>. Pour reprendre l'exemple de la lettre d'Hermodoros à Théophanès, *P.Herm.* 5 (*fig. 5*), on remarquera des esprits (l. 8 : ὦν ; l. 11 : ῆς), des accents (l. 8 : ἐπιτελεῖς ; l. 15 : εὐθύμει), des ponctuations (l. 9, 11, 15) – sans compter l'emploi de l'iota adscrit (l. 14 : ψυχῆι ; l. 21 : τηι), tout à fait inhabituel à cette époque si ce n'est dans les textes littéraires<sup>41</sup>. Les autres lettres du dossier de Théophanès sont aussi remarquables à cet égard<sup>42</sup> : on retiendra tout particulièrement deux lettres écrites par la même personne, *P.Ryl.* IV 624 et *P.Herm.* 6<sup>43</sup>, où prolifèrent les esprits rudes et doux, les accents aigus, graves et circonflexes, les points. Si ce phénomène s'observe

38. Sur ce style, cf. G. Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica*, Studi e testi di papirologia editi dall'Istituto papirologico G. Vitelli di Firenze 2, Florence, 1967, complété par P. Orsini, *Manoscritti in maiuscola biblica. Materiali per un aggiornamento*, Cassino, 2005.

39. Le phénomène d'influence de l'écriture littéraire sur les lettres se fait beaucoup moins sentir dans le courant du V<sup>e</sup> s., les écritures en capitales littéraires devenant de plus en plus rares par rapport aux cursives penchées. On peut avancer plusieurs raisons : comme pour le format, la lettre subit aussi dans son écriture l'influence des autres types documentaires. Par ailleurs, l'abandon de la capitale est à mettre sur le compte du développement d'un nouveau type de cursive, quadrilinéaire, d'une grande lisibilité (contrairement aux cursives bilinéaires romaines des II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. qui pouvaient inciter les simples particuliers à adopter dans leurs lettres des écritures plus proches de la capitale et donc plus lisibles). Il se peut aussi que la capitale, à cette époque et dans un texte non littéraire, ait été ressentie comme trop liée au copte, écriture qui ne connaît de cursive que postérieurement. Ainsi peut-on suspecter dans certains cas qu'une lettre écrite en capitales soit le fait d'un scripteur avant tout coptophone. On voit donc que le critère paléographique est à manier avec prudence aux VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> s.

40. Fournet 1994. Les exemples antérieurs sont rares et, à ma connaissance, ne remontent pas au-delà du II<sup>e</sup> s. ap. (cf., par exemple, *P.Lugd.Bat.* XVII 14 [II<sup>e</sup> s.] ; *P.Oxy.* LIX 3992 [II<sup>e</sup> s.] ; LV 3812 [ca 270]). – Pour l'usage des signes « prosodiques » dans les pétitions et le sens qu'il faut lui donner, cf. Fournet 2004, p. 73-74.

41. Cf. W. Clarysse, « Notes on the Use of the Iota Adscript in the Third Century B.C. », *CdE* 51, 1976, p. 150-166, notamment p. 150-151.

42. Cf. Moscardi 1970.

43. Cf. Moscardi 1970, n° 4, p. 108 et n° 11, p. 138.

avec plus de netteté au IV<sup>e</sup> s.<sup>44</sup>, il n'en touche pas moins les siècles postérieurs<sup>45</sup> – où la documentation épistolaire accuse une baisse quantitative.

Le début de l'Antiquité tardive voit donc se multiplier le nombre d'épistoliers qui n'hésitent pas à recourir à une écriture proche ou semblable à celle normalement dévolue à la production livresque et à des signes qui étaient auparavant l'apanage des textes littéraires. Lorsque, comme nous allons le voir, cette tendance s'accompagne d'une propension à une phraséologie de plus en plus sophistiquée et à un lexique qui doit beaucoup à la littérature, il est difficile de ne pas y voir la traduction graphique d'une conception de plus en plus littéraire de la lettre. Quoiqu'étant un document de tous les jours (ce que manifeste bien son format qui reproduit celui des autres documents), elle devient un enjeu culturel. Après son aspect physique et graphique, l'évolution de sa structure ne fera que le confirmer.

### Une mutation structurelle : les nouvelles fonctions de la lettre

Au moment même où elle change de format, la lettre voit sa structure subir une transformation radicale : la formule d'adresse (« prescrit », du latin *praescriptum*, en grec ἐπιγραφή), introduisant la lettre et donnant le nom du destinataire et celui de l'expéditeur traditionnellement suivi de χαίρειν<sup>46</sup>, disparaît. La lettre commence dorénavant *ex abrupto*. Cette transformation fait l'objet de la *Lettre* 91 de Procope de Gaza (vers 465-529) à Jérôme, un de ses anciens élèves, professeur de lettres exerçant momentanément en Égypte<sup>47</sup>. Je la donnerai en entier<sup>48</sup> : les lettres parlant d'elles-mêmes (et particulièrement de problèmes techniques liés au genre épistolaire) ne sont pas si fréquentes et celle-ci est, en outre, un bon exemple du style et de l'esprit de Procope.

44. Voir dans les publications récentes, le *P.Ammon* I 3 (lettre remarquable à plus d'un égard, où l'on relève, outre un accent et des iotas adscrits avec *macron*, une ponctuation plus complexe, la *stigmé* et l'*hypostigmé*, qui ne se rencontre que dans les papyrus littéraires) ; les *P.Kellis* I 63, 71, 72 (ponctuation, esprits, accents).

45. Ainsi *P.Cair.Masp.* I 67077 (VI<sup>e</sup> s.) avec accents, esprits et iotas adscrits (en hauteur) ; *P.Cair.Masp.* I 67200 (IV<sup>e</sup> s.) avec un esprit à la l. 3, d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'une lettre administrative où le recours aux signes diacritiques est inhabituel à cette époque (ce qui est peut-être à expliquer par un conservatisme de l'administration, comme j'en ai émis l'hypothèse pour d'autres types de signes dans une documentation épistolaire antérieure [Fournet 2003, p. 453]).

46. Ziemann 1911, p. 253-276 ; Exler 1923, p. 23-68 ; Koskenniemi 1956, p. 155-167 ; H. Zilliacus, « Grussformen », *RLAC* XII, Stuttgart, 1983, col. 1204-1232.

47. Procopii Gazaeci, *Epistolae et declamationes*, eds A. Garzya et R.-J. Loenertz, *Studia Patristica et Byzantina* 9, Ettal, 1963 (= *Ep.* 116, éd. R. Hercher, *Epistolographi Graeci*, Paris, 1873, p. 577-579).

48. À l'exception d'un passage qui pose des problèmes de texte : la phrase (ou les phrases) ἢ τί δῆτα τῶν μειρακίων προκαθεζόμενος – ἐκάθηρεν ; semble corrompue, d'où les diverses propositions de corrections (cf. U. von Wilamowitz-Moellendorf, « Lesefrüchte CCXIII », *Hermes* 61, 1926, p. 297-298).

### Ἱερωνύμοι

Ὅσης σου τῆς κατηγορίας ἀπελεύσαμεν οἱ ἀλαζόνες ἡμεῖς καὶ λίαν σοφισταὶ καὶ νοσοῦντες ὑπεροψίαν ἐν μετρίῳ τῷ σχήματι. καὶ οὐκ ἂν ἔχοιμι λέγειν ὅσα καθ' ἡμῶν συνεφόρησας, ὥσπερ καιρὸν πάσαις ζητῶν ἐφ' ἡμῖν ἐγείρει τὴν γλώτταν. ὅθεν οὐδὲ πρόφασιν δικαίαν λαβὼν εἰς μέσον ἄγεις ἅ πάσαις κρύπτων ἐλάνθανες. τί γάρ, εἰπέ μοι, δεινὸν εἰ πρὸς σέ γράφων « Προκόπιος Ἱερωνύμῳ χαίρειν » ἐπέγραφον; ὡς μὲν γὰρ ἀρχαῖος ὁ νόμος, ἔχω δῆπουθεν ὁμολογοῦντα ἂν καὶ σέ. « ἀλλ' οὐδὲν δεῖ » φῆς « τὴν νῦν ἐπιπολάζουσαν ἐκβῆναι συνήθειαν ». οὐκοῦν κατηγορεῖς κἄν εἰ τὴν νῦν κρατοῦσαν τρυφὴν εἰς σεμνότητά τις τὴν ἀρχαίαν ἐπανάγειν ἐθέλοι, κἄν εἰ τὴν μουσικὴν ἐκπεσοῦσαν εἰς ὕθλους μελῶν καὶ δημοτικὴν φλυαρίαν εἰς τὴν Τερπιάδου μουσικὴν αὐθιγὴν ἐνέγκοι. [...] εἶθε δὲ καὶ τράπεζα νῦν αὐθιγὴ ἐκράτει Λακωνικὴ καὶ ἦν ἡμῖν ὁ βίος ὡς πάσαις τοῖς Πέρσαις μᾶζα καὶ ὕδωρ καὶ κάρδαμα. ταῦτα δὲ καὶ νῦν ἐν Ἑλούσῃ τις ἴδοι κρατοῦντα τῇ σῆ, οὐ διὰ καρτερίας ὑπερβολῆν, ἀλλ' ὅτι τοσαῦτα μόλις χορηγεῖ τοῖς ἐνοικοῦσιν ἡ γῆ. ἀλλ' ὅμως αὐτὸς τρυφὴν Αἰγυπτίαν μαθὼν ἀπεδύσω τὰ πάτρια, ὁ φυλάττειν τὰ συνήθη νομοθετῶν, κἄν ἔξω τοῦ πρέποντος ἦ. τὸ δὲ καὶ ἀλαζόνα με καλεῖν, ὅτε σε μετὰ τὴν ἐμαυτοῦ προσηγορίαν φέρων ὑπέταξα, ἔοικεν οὐ λίαν εἰδότης ὡς οὐ τὸ πρῶτον τῇ τάξει καὶ τῆς τιμῆς ἔχει πάντως τὰ πρῶτα. οὐδὲ τὰ Δημοσθένους εἰδέναι ποιουμένου, ἅπερ μελετᾶν εἶθε τὰ παιδάρια, ὡς ἄρα τὸ πράττειν τοῦ λέγειν καὶ χειροτονεῖν, ὕστερον ὄν τῇ τάξει, πρότερον τῇ δυνάμει καὶ κρείττον ἐστίν. εἰ δὲ πάντως ἀλαζονείαν τὰ τοιαῦτα κατηγορεῖς, καιρὸς καὶ τοὺς πάσαις κεχρημένους τῷ νόμῳ τῆς τοιαύτης ἐπιγραφῆς ὑπεροψίας σὺν ἐμοὶ περιβάλλειν νοσήματι, ὃν τοὺς ἄλλους παρὲς Σωκράτην λέγω καὶ Πλάτωνα τοὺς ἄνω τὴν φιλοσοφίαν ἐξάρανας. ἀλλὰ περὶ ἀλαζονείας αὐτόθεν κατάβαλε, καὶ μὴ κίνει κατὰ σαυτοῦ τῆς παροιμίας τὴν μάχαιραν. ἢ οὐ σὰ δῆπου πάσαις ταῦτα καθέστηκεν, ὡς ἅμα σε τῆς ὀλκάδος ἐκβάντα προὔπεμπον δὴ σὺν βοῇ τινι βαρβάρῳ τῶν Αἰγυπτίων οἱ παῖδες, καὶ πανήγυρις ἦν οὐχ ἦττον ἢ ὅτε πάσαις φορὰ τις αὐτοῖς εὐμενῆς ἐδίδου τὸν Ἄπιν, καὶ ὡς ἐπὶ τούτοις ὑποῦ τῆς διανοίας ἀρθεῖς ἐμὲ μὲν μικρὰν οἰκοῦντα πόλιν φαῦλον ἐκάλες, ἀπόρριπτος δὲ παρὰ σοὶ πατρίς τε καὶ γυνὴ καὶ τὸ παιδίον αὐτό; καὶ πού με φιλοσοφοῦντα λήρον ἐδόκεις, ὅτι με μὴ κρότος εἶχε πολὺς, ἐξ ἀσήμου φωνῆς, ὃ Ζεῦ, καὶ βαρβάρου γλώττης ὦν· καί, τὸ δὴ μέγιστον, εὐδαίμονα σαυτὸν ἐκάλες, εἰ σίτου σοὶ καὶ κρεῶν πλήρη τὴν οἰκίαν ἀπέδειξαν. ὁρᾷς ὅσον ἐπὶ μικροῖς ἐπήρθης, ὁ νῦν ἀλαζονείας γραφόμενος; καὶ ταῦτα φημι μὰ τοὺς θεοὺς, οὐκ ἀμύνασθαί σε τῶν ῥημάτων ἐθέλων, – οὐ γὰρ πρὸς τῆς ἐμῆς τοῦτο κρίνω φιλοσοφίας – ἀλλ' εἴ πως δυναίμην, μετριωτέραν σοὶ τὴν γλώτταν ἀποδείξει βουλόμενος. ἀλλ' ὅπως μὴ τὴν δύναμιν τῶν ἐμῶν λόγων καταπλαγῆς πόρρω γένῃ τοῦ τὰ τοιαῦτα γράφειν ἡμῖν. μὰ γὰρ τὸν σὸν Νεῖλον καὶ τὰς παρούσας σοὶ Χάριτας, θέατρον λογικὸν τὴν σὴν παρέσχον ἐπιστολήν, κἄν τῇ Γάζῃ μέση πρὸς πάντας ἐλέγετο. κἀγὼ μὲν ἀλαζῶν ἠδούμην ὑπὸ τῶν σῶν γραμμάτων καλούμενος, ἐγγέλα δὲ τὸ θέατρον ἐπ' ἐμοί· σὺ δὲ τῶν λόγων εὐδαίμων ἐδόκεις.

### À Jérôme

De quelles accusations tu nous gratifies, nous l'« arrogant », « trop sophiste » et « maladivement prétentieux », sous des allures modérées ! Et je ne saurais dire tous les reproches que tu as accumulés à notre rencontre, comme si tu cherchais depuis longtemps l'occasion de t'exciter la langue contre nous. Du coup, tu n'as même pas saisi un juste prétexte pour étaler toutes les critiques que, sans que je m'en aperçoive, tu gardais cachées depuis longtemps : qu'y a-t-il, dis-moi, d'extraordinaire à ce que, en t'écrivant, je commence ma lettre par « Procope à

Jérôme, salut » ? Qu'il s'agisse d'une ancienne règle, je pense que toi aussi, sans doute, tu le reconnaîtras. « Il ne faut en rien, dis-tu, sortir de l'usage en vigueur aujourd'hui. » Dans ce cas, accuse qui voudrait réformer le relâchement qui prévaut de nos jours pour revenir à la noble fierté antique ou qui voudrait ramener la musique qui a sombré en chants frivoles et en niaiseries populaires sur la voie de la muse de Terpendre. [...] Ah si seulement la table laconienne prévalait à nouveau aujourd'hui et que nous vivions, comme autrefois chez les Perses, de galettes d'orge, d'eau et de cresson ! D'ailleurs, on peut le voir, ces aliments prévalent encore aujourd'hui dans ton Élousa<sup>49</sup>, non par excès de force d'âme, mais parce que la terre a déjà du mal à en procurer autant à ses habitants. Pourtant, de ton côté, ayant appris la mollesse égyptienne, tu t'es dépouillé des mœurs de tes ancêtres, toi qui décrètes l'observance des usages, même si c'est hors de propos. Me traiter d'arrogant, lorsque j'ai placé résolument ton nom après le mien, semble ne pas être digne de quelqu'un qui ne sait que trop que le premier par l'ordre n'est en aucun cas le premier en honneur, ni qui prétend connaître les paroles de Démosthène, que les enfants ont l'habitude d'apprendre, à savoir que « l'action, quoique postérieure aux discours et aux votes, leur est première et supérieure par la puissance<sup>50</sup> ». Et si tu taxes une telle disposition d'arrogance, c'est le moment d'englober avec moi dans l'accusation de « prétention maladive » aussi ceux qui respectaient autrefois l'usage de cette forme d'adresse parmi lesquels, passant sur les autres, je ne citerai que Socrate et Platon, qui ont porté à un haut degré la philosophie<sup>51</sup>. Oublie donc sur le champ l'arrogance et ne retourne pas contre toi le poignard du proverbe<sup>52</sup>. Ou alors, sans doute, n'as-tu pas eu naguère ce comportement quand, à peine débarqué du navire, les enfants des Égyptiens te faisaient cortège avec des acclamations barbares et qu'on te faisait une fête pas moins grande que lorsque jadis les circonstances favorables leur apportaient l'Apis et quand, l'esprit exalté par tout cela, tu me traites de médiocre parce que j'habite une petite cité, alors que toi, tu as abandonné ta patrie, ta femme et même ton jeune enfant ? Tu traites<sup>53</sup>, je suppose, ma philosophie de balivernes sous prétexte que je ne suis pas applaudi par une foule au langage inintelligible, ô Zeus, et à l'expression barbare. Et surtout, tu te considères « bienheureux » du moment qu'ils t'ont rempli

49. Patrie de Jérôme située en Palestine Première.

50. Dém., *Ol.* III 15.

51. Si les lettres de « Socrate » (éd. Hercher, p. 609-616) ont subi l'ablation de leurs prescrits originaux, celles de Platon les ont en revanche conservés. Ils se présentent sous la forme Πλάτων τῷ δεῖνι εὐδ' πράττειν (sur ce type de formule, cf. Ziemann 1911, p. 290-294 ; Koskenniemi 1956, p. 163 ; Garzya 1983, p. 131). La remarque de Procope ne porte donc que sur l'ordre des noms.

52. Αἰξ τὴν μάχαιραν παροιμία ἐπὶ τῶν κακῶς τι καθ' ἑαυτῶν ποιούντων (Zénobius, cent. 1, 27, éd. Leutsch et Scheidewin, *Paroemiographi Graeci* ; cf. Grégorius, cent. 1, 13 ; Macarius Chrysocephalus, cent. 1, 57) ou sa variante, Ὅτις τὴν μάχαιραν (Michael Apostolius, cent. 12, 48). Ou bien Μὴ παιδὶ μάχαιραν μὴ τοῖς ἀπειροῖς ἐγχειρίζειν πράγματα, ἵνα μὴ καθ' ἑαυτῶν χρῆσονται (Grégorius, cent. 3, 9 ; *id.*, ex cod. Leidense, 2, 70 ; ex cod. Mosq., cent. 4, 36 ; Michael Apostolius, cent. 11, 51).

53. Je suppose, comme Hercher, qu'à la place de ἐδόκεις, il faut lire ἐκάλεις (imparfait épistolaire, que je traduis par un présent comme dans la phrase précédente et suivante).

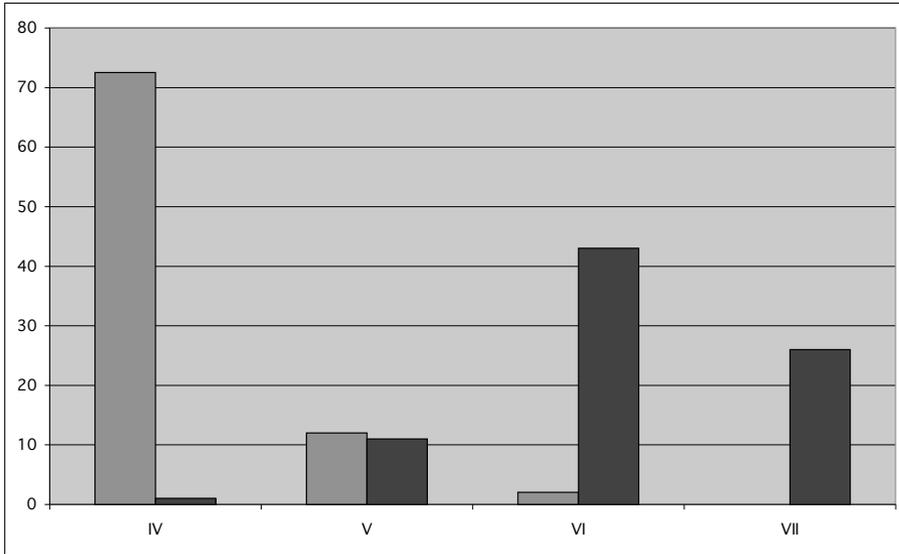


Fig. 8 – Rapport entre les lettres pourvues de prescrit (1<sup>re</sup> col.) et celles dépourvues de prescrit (2<sup>e</sup> col.) pendant les IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. d'après les P.Oxy.

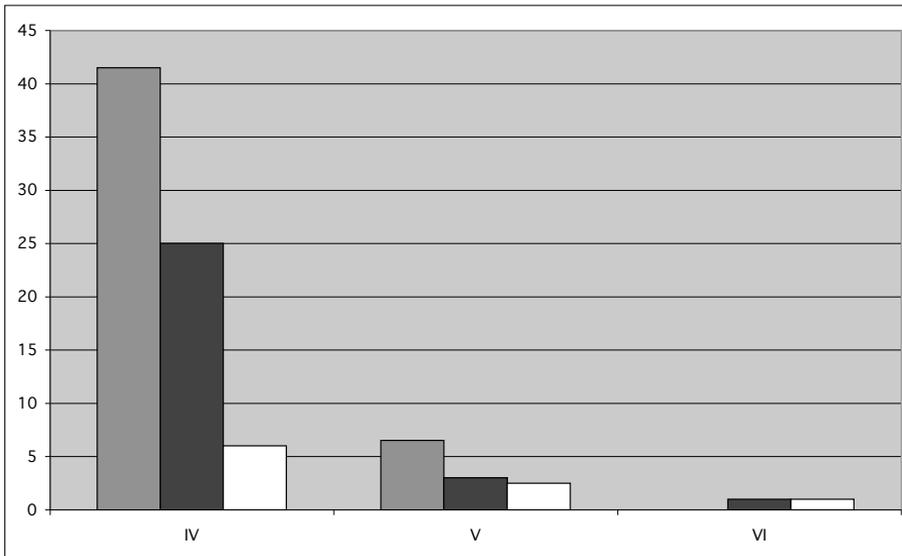


Fig. 9 – Forme du prescrit (1<sup>re</sup> col. : avec χαίρειν ; 2<sup>e</sup> col. : sans χαίρειν ; 3<sup>e</sup> col. : divers) pendant les IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. d'après les P.Oxy.

la maison de blé et de viande. Vois-tu comme tu t'exaltes pour si peu, toi sur qui porte maintenant l'accusation d'arrogance ? Si je dis cela, par les dieux !, ce n'est pas dans l'intention de me venger de tes propos – je juge une telle attitude non conforme à ma philosophie –, mais c'est parce que je veux, si cela m'était possible, te rendre la langue plus mesurée. Frappé par la force de mon parler, garde-toi bien de nous tenir par écrit de tels propos. Car, par ton Nil et les Grâces qui t'accompagnent !, j'ai fait de ta lettre un spectacle verbal en la lisant en plein Gaza devant tous. Et si moi, j'éprouvais de la honte à être traité dans ta lettre d'« arrogant », mon auditoire a ri de ma réaction. Et toi, tu lui semblais bienheureux pour ton éloquence !

Procopé doit se défendre d'avoir eu recours dans une précédente lettre à l'ancien prescrit ὁ δεῖνα τῷ δεῖνι χαίρειν (« Untel à untel, salut [litt. réjouis-toi] ») et, par là même, d'avoir placé son nom avant celui du destinataire. Jérôme juge en effet cet usage épistolaire prétentieux car archaïque. C'est précisément derrière cet archaïsme (ἀρχαῖος ὁ νόμος) que se retranche Procopé, défenseur des usages de jadis, corrompus par le laxisme touchant à la fois la langue et les mœurs (les deux étant liés pour lui), que, selon un lieu commun plus que millénaire, l'Égypte symbolise si bien aux yeux du rhéteur. Outre les informations qu'il apporte sur la psychologie et les goûts de Procopé ainsi que sur la vision que pouvaient avoir de l'Égypte certains milieux, ce texte illustre la transformation qu'a subie la lettre dans son formulaire durant l'Antiquité tardive. La réaction de Jérôme indique clairement qu'au début du VI<sup>e</sup> s., le prescrit ὁ δεῖνα τῷ δεῖνι χαίρειν (en usage depuis plus de 700 ans) était passé de mode – ce dont on ne peut juger aujourd'hui à la lecture des correspondances conservées par la tradition manuscrite, les en-têtes ayant été modifiés et ajoutés ultérieurement<sup>54</sup>. La documentation papyrologique le confirme pleinement comme le montre le graphique de la *figure 8*. Le prescrit (sous des formes variables que nous évoquerons dans un instant) est encore la norme au IV<sup>e</sup> s. : c'est ce qui explique, par exemple, le début de la *Lettre 44* de Basile, χαίρειν οὐ λέγομεν, ὅτι οὐκ ἔστι χαίρειν τοῖς ἀσεβέσιν (« nous ne disons pas “salut” [litt. “réjouis-toi”] car il n'est pas permis aux impies d'être salués [litt. de se réjouir] »), phrase énigmatique si on ne la replace pas dans le contexte épistolaire de l'époque et, en particulier, dans l'usage qui ne pouvait manquer d'être celui de Basile, dont les en-têtes de lettres ont tous été trafiqués. C'est au V<sup>e</sup> s. que la lettre sans prescrit concurrence très sérieusement la lettre avec prescrit. Au siècle suivant, les prescrits ont presque entièrement disparu : les rares contre-exemples, quand ils ne sont pas à expliquer par une erreur de datation, sont soit des archaïsmes voulus, comme dans le cas de Procopé, soit des cas aberrants dus à un manque de maîtrise du genre par le scripteur<sup>55</sup>. Au VII<sup>e</sup> s., nous n'avons plus d'exemples de lettre pourvue d'un prescrit.

54. Cf. Ziemann 1911, p. 288-290. Sur ce processus, voir ci-dessous, p. 62-63.

55. Ainsi *P.Oxy.* LVI 3868, qui, outre la date, donne le nom du destinataire seul. On notera la maladresse de l'écriture et l'incorrection de la langue. Je relève aussi que cette lettre adopte un format vertical (H. 21 x L. 8 cm), autre bizarrerie à cette époque.

La remarque de Jérôme, qui, quoiqu'en Égypte au moment où il écrit à Procope, est originaire d'Élousa et a fréquenté Gaza où il suivit les cours de Procope, montre que la documentation égyptienne reflète des modes en vigueur dans le reste de l'Empire. En témoignent, par exemple, les lettres des *P.Nessana* (toutes du VII<sup>e</sup> s.)<sup>56</sup>. Plus importante, la lettre envoyée par un fonctionnaire de Constantinople vers 548 ou 551, *SB IV 7438* (évoquée plus haut), elle aussi sans prescrit, l'atteste pour la capitale, qui devait donner le ton au reste de l'Empire<sup>57</sup>.

La disparition du prescrit ne s'est pas faite sans quelques modifications transitoires. Outre des variations<sup>58</sup> sur certaines desquelles je reviendrai, on assiste au développement d'une forme raccourcie du prescrit : les noms de l'expéditeur et du destinataire sans *χαίρειν* (*fig. 9*). Sa fréquence au IV<sup>e</sup> s. (ca 50 % des cas) anticipe la totale disparition du prescrit.

La disparition du prescrit, une fois constatée et replacée dans l'évolution de la forme épistolaire, reste à être interprétée. Comme les autres éléments formels que nous avons scrutés précédemment, elle est porteuse de sens.

Une explication de cette suppression a été proposée par Koskenniemi<sup>59</sup> : puisque le prescrit est quelque peu redondant par rapport à l'adresse d'expédition (*inscriptio*) écrite sur le verso du papyrus et seule visible lorsque celui-ci est enroulé et scellé (*fig. 3*, bas)<sup>60</sup>, son utilité réside dans les vœux que véhicule le *χαίρειν* ; mais lorsque ce dernier commence à être escamoté au IV<sup>e</sup> s., le prescrit, perdant sa fonction, est voué à disparaître. Cette explication ne fait que reculer le problème sans rendre compte du changement de fonction du prescrit à l'origine de sa désaffection.

Celle-ci me paraît être symptomatique d'une modification partielle de la finalité de la lettre, reflétant une évolution dans la nature de la relation épistolaire durant

---

56. *P.Ness.* II 47, 50, 52, 53, 68, 74, 75. Remarquons une exception : *P.Ness.* II 51 (début du VII<sup>e</sup> s.) où le nom de l'expéditeur et celui du destinataire sont écrits en position initiale mais incorporés à une phrase qui fait partie du corps même de la lettre (Μουσηῆς ἐ[λ]έει θ(εο)ῦ ἐπίσκ(οπος) τοῦ Ἀιλάν[ου] Βίκτορι Σεργίου ἐπιστέλλω | τὰ ὑποτεταγ[μ]ένα... ] κτλ.). C'est un cas de maintien du prescrit, mais adapté aux nouvelles conventions épistolaires, selon lesquelles celui-ci n'est plus une partie séparée de la lettre proprement dite.

57. On pourrait aussi avancer l'exemple des nombreuses lettres des *Acta Conciliorum Œcumenicorum*, qui nécessiteraient une étude à elles seules. Qu'il me suffise de souligner le fait que rares sont les prescrits avec *χαίρειν* dans les lettres du concile de Constantinople (536) alors que leur nombre est sans commune mesure dans celles présentées aux conciles d'Éphèse (431) ou de Chalcédoine (451).

58. Cf., pour le V<sup>e</sup> s., le relevé qu'en a fait O'Callaghan 1961, p. 26-27 et 1963, p. 217-219.

59. Koskenniemi 1956, p. 157-158.

60. Cf. Ziemann 1911, p. 276-283. À notre époque l'*inscriptio* se présente normalement sous la forme suivante : ἀπόδος/ἐπίδος/δός τῷ δεῖνι ὁ δεῖνα/παρά τοῦ δεῖνος (voir ci-dessous, p. 62-63). Cf. les diverses variantes, au V<sup>e</sup> s., chez O'Callaghan 1961, p. 36 et 1963, p. 226-227.

l'Antiquité tardive. Il est deux changements que l'on observe dans le prescrit avant sa disparition qui me semblent constituer des indices de cette évolution et fournir une amorce de réponse à la question de sa suppression.

Le premier est l'inversion des noms. Le prescrit traditionnel présente d'abord le nom de l'expéditeur puis, au datif, celui du destinataire. D'après la documentation papyrologique, les cas d'inversion à l'époque ancienne s'expliquent, dans la correspondance officielle, par la position hiérarchiquement supérieure du destinataire<sup>61</sup>. Mais on voit apparaître à partir du III<sup>e</sup> s. et se systématiser au IV<sup>e</sup> s. l'inversion des noms dans la correspondance privée<sup>62</sup>. Il est d'usage de mettre ce changement sur le compte de l'influence du christianisme et d'y voir une application de la célèbre phrase du Christ : εἷ τις θέλει πρῶτος εἶναι, ἔσται πάντων ἔσχατος καὶ πάντων διάκονος « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous » (*Marc* 9, 35)<sup>63</sup>. En fait, cette inversion se rencontre aussi dans des lettres écrites par des païens<sup>64</sup>. Elle me semble surtout révélatrice d'une évolution de la sensibilité et des rapports entre individus durant l'Antiquité tardive, dans laquelle, si le christianisme a évidemment joué un rôle déterminant, d'autres facteurs sont aussi intervenus. Cette évolution tient à l'exacerbation bien connue des rapports hiérarchiques et à leur expression de plus en plus envahissante, mais elle doit aussi beaucoup au développement d'une politesse qui touche la sphère privée. S'affirme, même entre égaux, une forme de sociabilité qui se construit dans l'exaltation de l'autre et la dépréciation de soi, dont la conjugaison donne lieu à tout un vocabulaire, une phraséologie et une rhétorique qui imprègnent le style des correspondances privées<sup>65</sup>.

Le vieux prescrit, avec son ordre figé, devenait incompatible avec cette nouvelle sensibilité et la tonalité qui se met à prévaloir dans la correspondance épistolaire. C'est une des raisons qui vaut à Procope les sarcasmes de Jérôme, comme on l'a vu dans la lettre citée ci-dessus : l'ordre des noms du traditionnel prescrit, tout conventionnel qu'il soit, passe à son époque pour « arrogant »<sup>66</sup>.

---

61. Cf. Fournet 2003, p. 479 et 491, où je compare, dans un corpus d'ostraca du désert Oriental, les prescrits des lettres privées (sans inversion) avec ceux de la correspondance officielle (où l'inversion est systématique quand l'expéditeur occupe une position inférieure à celle du destinataire).

62. Cf. Ziemann 1911, p. 266-276, notamment p. 271 *sq.* ; Döllstädt 1934, p. 29 ; Tibiletti 1979, p. 28-29.

63. Cf., en dernier lieu, Naldini 1998, p. 21-22.

64. Voir, par exemple, dans les archives de Théophanès, les lettres d'Anatolios, certainement païen (Moscadi 1970, p. 94, n. 2) : *P.Herm.* 2 et 3, *SB XII* 10803 (= Moscadi 1970, n° 7, p. 117 ; n° 8, p. 126 ; n° 12, p. 147).

65. Cf., par exemple, Zilliacus 1949 et 1967, p. 18-22 ; Karlsson 1962, p. 79-81, p. 83-84 et les exemples de lettres donnés ; Garzya 1983, p. 124, 126-127.

66. « Me traiter d'arrogant, lorsque j'ai placé résolument ton nom après le mien, semble ne pas être digne de quelqu'un qui ne sait que trop que le premier par l'ordre n'est en aucun cas le premier en honneur... »

La seconde modification – à mes yeux significative quoique marginale – que subit le prescrit avant de disparaître est l’emploi de l’impératif *χαῖρε* ou de l’optatif *χαίροις* accompagné du vocatif du nom du destinataire, à la place de l’infinitif *χαίρειν*<sup>67</sup>. Apparaissant au 1<sup>er</sup> s., il est surtout caractéristique du 3<sup>e</sup> et, à une fréquence un peu moindre, du 4<sup>e</sup> s.<sup>68</sup>. On a cru que cette forme de prescrit était le fait de scripteurs peu instruits<sup>69</sup>, ce qui n’est nullement le cas<sup>70</sup>. Un tel jugement n’est probablement pas sans rapport avec le fait que ce prescrit est condamné par le grammairien alexandrin du 2<sup>e</sup> s. Apollonios le Dyscole dans son *De constructione*, III 64 : ἔστι γὰρ τῷ « Διονυσίῳ χαίρειν » ἐν ἴσῳ τὸ « Διονύσιε, χαῖρε », ὅπερ οὐ δύναται ἐγchwρησαι, ἐπεὶ ἡ προστακτικὴ ἐγκλισις καὶ ἔτι ἡ κλητικὴ πῶσις ἐπὶ παρούσι τοῖς προσώποις σύνεστιν, ᾧ δὲ τὰ τοῦ λόγου ἐπιστέλλεται, ἄπεστι, « “À Dionysios salut” a comme équivalent “Dionysios, salut”, qui ne peut être toléré puisque l’impératif ainsi que le vocatif se combinent quand il est question de personnes présentes, alors que celui à qui les propos (de la lettre) sont envoyés est absent »<sup>71</sup>. La logique grammaticale d’Apollonios est imparable, mais celle qui sous-tend l’emploi du prescrit avec *χαῖρε* ou *χαίροις* n’en est pas moins révélatrice d’une conception de la lettre qui explique son évolution durant l’Antiquité tardive : elle est pensée comme une conversation. La définition qu’en donne le Pseudo-Libanios au début de ses *Characteres epistolares* (IV<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> s.)<sup>72</sup> est à cet égard significative : Ἐπιστολὴ μὲν οὖν ἐστὶν ὁμιλία τις ἐγγράμματος ἀπόντος πρὸς ἀπόντα γινομένη καὶ

67. Ainsi *P.Oxy.* XLIX 3507, 1-2 (II<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> s.) : Χαῖρε, κύριέ μου ἀδελφε Σαραπόδωρε, Ἰ Ἀπολλώνιός σε προσαγορεύω οὐ *P.Princ.* II 74, 1-2 (ca 300) : χαίροις, Παποντῶ, Ἰ Πτολεμαϊός σε ἀσπλάζ(ομαι)]. Le nom de l’expéditeur, quand il ne manque pas, peut être tout simplement introduit par παρά + gén. – Le dernier exemple dans les *P.Oxy.* est XVIII 2193 (V<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> s.).

68. Cf. Ziemann 1911, p. 295-297 ; Koskenniemi 1956, p. 164-167.

69. Opinion de Ziemann 1911, p. 296 (*ab hominibus ineruditis*), reprise par Döllstädt 1934, p. 13-14.

70. Voir Koskenniemi 1956, p. 164 : « Diese Formen treten so häufig auf, dass man sie kaum für nur zufällige Zeugnisse stilistischer Unsicherheit halten kann. » Son emploi dans *Leucippé et Clitophon* d’Achille Tatius en est une bonne preuve (V 21, 5 : Χαῖρέ μοι, ᾧ δέσποινα Λευκίππη).

71. *Gr. Gr.* II/2, p. 330, 2-5. – Un passage d’Artémidore d’Éphèse (II<sup>e</sup> s.), *Oneirocriticon*, III 44 (ἴδιον γὰρ πάσης ἐπιστολῆς τὸ « χαῖρε » καὶ « ἔρωσο » λέγειν « Dire “χαῖρε” et “ἔρωσο” est le propre de toute lettre ») donne l’impression que ce prescrit était le plus courant. Mais Artémidore lui-même, dans les lettres de dédicace de son traité, emploie la forme traditionnelle du prescrit (préface aux livres I, IV et V). Je suspecte une altération du *χαίρειν* en *χαῖρε*.

72. Pour la date de ce traité, cf. Koskenniemi 1956, p. 56, n. 2. Cette fourchette chronologique est suivie par H. Hunger, *Die Hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, Byzantinisches Handbuch im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft 5, Munich, 1970, p. 200 et Malherbe 1988, p. 5.

χρειώδη σκοπὸν ἐκπληροῦσα. Ἐρεῖ δέ τις ἐν αὐτῇ ὥσπερ παρών τις πρὸς παρόντα, « La lettre est une conversation écrite entre personnes absentes et qui remplit une fonction utilitaire. Tu t'y exprimeras comme une personne présente s'adresserait à une personne présente. »<sup>73</sup>. Cette conception de la lettre n'est pas neuve<sup>74</sup>, mais elle devient un thème fréquemment développé dans les lettres antiques tardives, qui donne lieu à toute une rhétorique jouant sur l'opposition entre absence et présence, entre écrit et paroles<sup>75</sup>. Elle va à l'encontre même de la forme du prescrit qui est au discours indirect : ὁ δεῖνα τῷ δεῖνι χαίρειν (sc. λέγει)<sup>76</sup>. Celui-ci se révélait donc de plus en plus incompatible avec le discours direct de la lettre et la conscience de plus en plus aiguë de la nécessité à ce que celle-ci s'apparente à une conversation entre amis.

Le prescrit avec χαῖρε ou χαίροις n'a été qu'une tentative marginale et éphémère de réconcilier prescrit et corps même de la lettre. Une solution plus radicale s'est finalement imposée : la suppression du prescrit. Notons que celle-ci s'est produite en même temps que la disparition de la formule de salutation finale<sup>77</sup>. Autrement dit, ce sont les éléments trop figés, conventionnels et banals dont les épistoliers de l'Antiquité tardive ont éprouvé le besoin d'expurger la lettre. Celle-ci devenant une conversation urbaine où l'on manifeste sa *philia* empreinte de courtoisie<sup>78</sup> ne pouvait s'accommoder de ce prescrit que les traditionalistes comme le Pseudo-Libanios (et plus tard Procope de Gaza) essayaient de maintenir

73. Éd. V. Weichert, Leipzig, 1910, p. 14, 1-3. Cf. Malherbe 1988, p. 66-67.

74. Cf. Thraede 1970, p. 27-61 (Cicéron, Ovide). Du côté grec, on peut citer la remarque de Démétrios, *Du style*, 223 : Ἀρτέμων μὲν οὖν ὁ τὰς Ἀριστοτέλους ἀναγράψας ἐπιστολάς φησιν ὅτι δεῖ ἐν τῷ αὐτῷ τρόπῳ διάλογόν τε γράφειν καὶ ἐπιστολάς· εἶναι γὰρ τὴν ἐπιστολὴν οἷον τὸ ἕτερον μέρος τοῦ διαλόγου. « Artémon, l'éditeur des lettres d'Aristote, dit qu'il faut rédiger de la même façon les lettres et le dialogue, la lettre étant en quelque sorte l'une des deux parties du dialogue. » (Trad. P. Chiron, CUF, Paris, 1993, p. 63).

75. Cf. Karlsson 1962, p. 34-45 ; Thraede 1970, p. 146-179 ; Garzya 1983, p. 132-133. Pour la lettre comme ὁμιλία διὰ γραμμάτων, cf. *ibid.*, p. 152, n. 271.

76. Cf. Koskenniemi 1956, p. 157-158. On peut citer là encore Apollonios le Dyscole, *De Constructione*, III 64 (*Gr. Gr.* II/2, p. 331, 10-12) : ... ἀνάγκη πᾶσα εἰς τὸ γενικὸν ἀπαρέμφατον μεταλαμβάνεσθαι τὴν σύνταξιν, συνηθέστερον ὑπακουομένης τῆς συντάξεως τῆς λέγει ἢ εὔχεται, Τρύφων Θεῶνι λέγει χαίρειν, κτλ. Pour la forme traditionnelle du prescrit, le grammairien parle même de « syntaxe épistolaire » (III 63, *Gr. Gr.* II/2, p. 329, 3-4 : Οὕτως γὰρ ἔχει καὶ ἡ ἐπιστολιτικὴ σύνταξις, « Τρύφων Θεῶνι χαίρειν »).

77. Cf. Koskenniemi 1956, p. 137.

78. Sur l'amitié dans les lettres byzantines qui, derrière une façade conventionnelle, cache un idéal social et spirituel, cf. les analyses très fines de Karlsson 1962, p. 21-26 et 57-78. Voir aussi Thraede 1970, p. 125-146 et Tibiletti 1979, p. 86-106.

dans sa pureté originelle<sup>79</sup>, quoique le carcan devînt trop étriqué et contraire aux tendances de l'époque. Sa nature figée, impersonnelle et ordinaire se heurtait au style de plus en plus sophistiqué et à la rhétorique de plus en plus envahissante dont témoigne l'épistolographie de l'Antiquité tardive. À la conception purement utilitaire de la lettre, qui impliquait une langue sobre et sans apprêt, se substitue ou se superpose, selon les cas, une conception qui privilégie la forme – une forme travaillée, recherchée, qui est à la fois un don pour l'autre et un manifeste de sa propre culture.

Aux mutations matérielles et structurelles que la documentation papyrologique permet d'appréhender correspond donc une modification de la nature et de la fonction de la lettre. Elle est investie d'une dimension littéraire qui lui faisait auparavant défaut. Là encore les papyrus, dans la mesure où ils n'ont pas fait l'objet d'une sélection contrairement aux correspondances « littéraires », sont un champ d'observation assez objectif de ce phénomène.

### Changements de forme et de contenu : la lettre comme objet littéraire

Cet aspect de la lettre antique tardive sur papyrus a depuis longtemps retenu l'attention non seulement des papyrologues mais aussi des spécialistes de la rhétorique, de la stylistique, plus généralement de la culture de l'Antiquité tardive. Je me contenterai d'illustrer ce phénomène de la « littérisation » de la lettre par quelques exemples tirés des papyrus.

Même s'il est impossible de faire un classement des lettres sur papyrus selon leur qualité de langue et de style, on ne peut échapper au constat global que ce genre est l'objet d'une mutation qui, quoique déjà amorcée au III<sup>e</sup> s., devient surtout visible au IV<sup>e</sup> s. : il subit l'emprise de la rhétorique qui va jusqu'à en

---

79. Cf. Pseudo-Libanius, *Characteres epistolares*, éd. Weichert, p. 21, 8-15 (cf. Malherbe 1988, p. 74-75) : προσήκει μέντοι τῷ γράφειν βουλομένῳ πρὸς τοῦ κατὰ τὴν ἐπίστασιν χαρακτήρος μὴ ληρεῖν μήτε μὴν ἐπιθέτοις ὀνόμασι χρῆσθαι, ὡς ἂν μὴ κολακεία τις καὶ δυσγένεια προσῆ τῷ γράμματι, ἀλλ' οὕτως ἀπάρχεσθαι· ὁ δεῖνα τῷ δεῖνι χαίρειν. Οὕτω γὰρ ἅπαντες οἱ ἐπὶ σοφία τε καὶ λόγοις διαπρέψαντες παλαιοὶ φαίνονται πεποικότες καὶ δεῖ τὸν ἐκείνων ζηλωτὴν βουλόμενον γίνεσθαι κατόπιν αὐτῶν βαίνειν. « Il convient à celui qui veut écrire selon les procédés du style épistolaire de ne pas bavarder ni utiliser des épithètes afin qu'aucune flagornerie ni bassesse de sentiments n'entachent la lettre, mais de commencer ainsi : "Untel à untel, salut". Il est clair que les Anciens qui se sont distingués par leur sagesse et leur éloquence ont procédé ainsi et celui qui souhaite être leur émule doit suivre leur modèle. » Est ainsi critiquée la tendance à introduire dans le prescrit des noms ou des adjectifs qui traduisent les sentiments que l'épistolier veut témoigner à son correspondant, ou des adverbes ou compléments portant sur χαίρειν (pour les noms et adjectifs, cf. Koskeniemi 1956, p. 95-104 ; Tibiletti 1979, p. 30-35 et 43-44 ; Naldini 1998, p. 15-16 ; Fournet 2003, p. 480-481 ; pour les adverbes, cf. Ziemann 1913, p. 299-302, Fournet 2003, p. 479).

phagocytter totalement le contenu pour en faire un morceau d'éloquence écrite aux dépens de sa fonction utilitaire ; parallèlement, il est de plus en plus marqué, dans son vocabulaire, par les canons littéraires de l'époque, à savoir la poésie classique et la littérature testamentaire. La lettre glisse du domaine documentaire dans celui de la littérature<sup>80</sup>. Les papyrus nous permettent d'éclairer quelques aspects de cette « dérive ».

### *L'empire de la rhétorique : l'apparition de la lettre « déconcrétisée »*

L'imprégnation rhétorique ne touche pas seulement la lettre. Il s'agit d'un phénomène général qui s'observe pour d'autres genres documentaires (pétitions, actes notariés)<sup>81</sup>. C'est néanmoins avec la lettre qu'il est le plus aigu, dans la mesure où il en vient à modifier sa nature. L'importance de la rhétorique s'affiche comme objet même de la lettre. Un des meilleurs exemples papyrologiques est le *P.Cair.Masp.* III 67295, II, 24-35 (IV<sup>e</sup> s.)<sup>82</sup>, lettre adressée par un *notarios* (secrétaire-tachygraphe) à l'un de ses confrères :

†Τὰ προσκυνούμενα γράμματα τῆς σῆς ἐνδιαθέτου φιλίας  
 25 κομισάμενο[ς], ἥσθην οὐ σμικρῶς ἐ[πὶ] τῇ ἐνπεριεχομένη αὐτοῖς  
 δεινότητι ῥη[τ]ορικῇ, πρὸς ἣν οὐδὲ [ἀ]πολογίας εὐπορεῖν δεδύνημαι  
 διὰ τὴν ἐμὴν περὶ τοὺς νόμους ἀμαθείαν, κατὰ τὸ εἰρημένον τῷ  
 παλαιῷ ὡς « εἰ δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν ». Ἐπισ[τ]άμενος δὲ  
 κ(αὶ) πεπεισμένος ἀκριβῶς ὡς οὐ μέχρι γραμμάτων κ(αὶ) λό[γ]ων ἢ πρὸς  
 30 ἀλλήλους φιλία, ἀλλ' ὑμᾶς εἰδέναι τὰ ἐμὰ ἐνθυμή[μ]ατ[α], εἰ κ(αὶ) μὴ ᾗ[ρ]τι  
 ἐκφράσαι ταῦτα οἶός τέ εἰμι, περὶ τοῦ[τ]ου ἀφροντίστος δι[ἀ]κείμαι. Παρα-  
 καλείσθω τοῖνυν κ(αὶ) νῦν προσκυνεῖσθ[ω] πρὸς ἐμοῦ ἢ σὴ φιλία καὶ γράφειν  
 [μ]οι  
 συχνῶς τ[ἀ] περὶ αὐτῆς, πρὸ ὀμμάτων ἀ[ν]ελόντι ἐν ἐμαυτ[ῶ] τῇ περὶ αὐ[τῆς]  
 μνεῖαν ἀνάγραφτον, κ(αὶ) εὐχομένῳ αἰσίαις α[ὐ]τῆς ἀκοῆ[ς] ἐφ' [ἐ]κάστης  
 μεταλαβε[ῖν]  
 35 πρὸς πάντας [γ]ιγνομένης. Ἐρῶσθαί [σε], δέσποτα.†

25 1. ἐμπεριεχομένη || 31 1. ἀφροντίστος.

80. Selon des limites chronologiques qui ne sont apparemment pas les nôtres, cet aspect a été traité par A.B. Kovel'man, « Castnoe pis'mo v greko-rimskom Egipte II-IV vv. n.e. kak literaturi'ij fakt » (avec résumé en anglais : « The Private Letter in Graeco-Roman Egypt as a Literary Genre »), *Vestnik Drevnei Istorii* 174, fasc. 3, 1985, p. 134-154, mais je n'ai pu avoir accès à cet article.

81. Cf. généralement Zilliaccus 1967. Pour la pétition, cf. Fournet 2004.

82. La date est celle de la copie de cette lettre, d'après un original antérieur qu'il est difficile de dater. L'absence de prescrit m'incite à ne pas remonter avant le V<sup>e</sup> s. Il est vrai que celui-ci a pu être supprimé, mais je ne le pense pas, puisque le copiste a utilisé l'endossement en guise de prescrit. Cf. ci-dessous, p. 62-63.

« Lorsque j'ai reçu la révéérée lettre de votre intime Amitié, je ne me suis pas peu réjoui de l'habileté rhétorique qu'elle contenait et contre laquelle je suis dans l'incapacité de pouvoir même fournir une réponse à cause de mon ignorance des lois (sc. de la rhétorique), comme il a été dit par le vieux poète, "eussé-je dix langues et eussé-je dix bouches" [Il. II 489]. Mais sachant et étant bien persuadé que l'amitié qui nous lie ne s'arrête pas seulement à des lettres et des paroles, mais qu'elle tient à ce que vous connaissez mes pensées, même si je ne suis pas capable pour l'instant de les exprimer, je n'éprouve à ce sujet aucune inquiétude. Ainsi, que votre Amitié soit priée – et maintenant suppliée – par moi de m'envoyer sans cesse par écrit de vos nouvelles, à moi qui garde devant les yeux le souvenir de votre personne imprimé en moi et qui prie pour bénéficier chaque jour de votre écoute bienveillante, qui est ouverte à tous.

Portez-vous bien, maître <sup>83</sup>. »

Morceau de rhétorique, cette lettre fait très ouvertement l'apologie de la rhétorique dans les rapports épistolaires. L'éloquence y est présentée comme une véritable jouissance (l. 25 : ἡσθη), un cadeau que reçoit le correspondant <sup>84</sup> et qu'il essaie de rendre pareillement, même si les conventions de l'époque l'obligent à s'en reconnaître incapable. La correspondance apparaît ainsi comme un échange de belles phrases, un jeu de langage.

Comme d'autres genres documentaires (la pétition <sup>85</sup> ou certains actes notariés), la lettre, sous l'effet de la rhétorique, va voir sa composition se modifier et faire de plus en plus souvent place à un *prooimion*, aux dimensions croissantes, qui a comme fonction première la *captatio benevolentiae* du destinataire. Les formules stéréotypées par lesquelles l'épistolier souhaitait une bonne santé à son correspondant (*formula valetudinis*) <sup>86</sup> et, pour ce faire, lui promettait de faire des prières aux dieux (formule de proscynème) <sup>87</sup> ont désormais fait place à des introductions très travaillées où, sur un mode généralisant, on développe des thèmes tournant, selon les circonstances, autour de la *philia*, la *philanthropia* et du rôle que la lettre joue dans ces relations entre individus. J'ai choisi d'illustrer ce phénomène par une lettre de recommandation

---

83. Cette lettre a fait l'objet d'une traduction allemande par W. Schubart, « Byzantinische Geschichte », *Festschrift zum 150jährigen Bestehen des Berliner ägyptischen Museums*, Berlin, 1974, p. 503, et française par Karlsson 1962, p. 84-86. Je donne ici une traduction personnelle. Les fautes d'orthographe ne sont probablement pas le fait du rédacteur de la lettre, mais du copiste ou d'une copie intermédiaire dont il se serait servi.

84. Sur ce thème, cf. Karlsson 1962, p. 112-137.

85. Cf. Fournet 2004.

86. Cf. Ziemann 1911, p. 302-325 ; Koskenniemi 1956, p. 130-139 ; Tibiletti 1979, p. 47-52 ; Fournet 2003, p. 482-483 (pour des exemples d'époque romaine).

87. Cf. Koskenniemi 1956, p. 139-145 ; G. Geraci, « Ricerche sul proskunema », *Aegyptus* 51, 1971, p. 3-211 ; Tibiletti 1979, p. 53-58 ; Fournet 2003, p. 483-485 (dossier d'époque romaine).

du IV<sup>e</sup> s.<sup>88</sup>, *P.Oxy. XXXI 2603*<sup>89</sup>. Elle est d'autant plus intéressante que le *prooimion*, démesuré, a recours à l'une des figures rhétoriques les plus prônées, la comparaison (*synkrisis*)<sup>90</sup>.

- Τῶι κυρίῳ μου [ἀ]δελφῶι Σ[αραπίῳ]νι (?)  
 Παῦλος εἶ [πράτ]τειν.  
 Τῶι ἔσοπτρον κτησαμένῳ ἢ ἄλλο τι τοιοῦτο ἐν  
 χειρὶ ἔχοντι ἐν οἷς τὰ πρόσωπα ἐνοπτρίζεται  
 5 οὐ χρεία ἐστὶν τοῦ λέγοντος ἢ μαρτυροῦντος  
 περὶ τοῦ αὐτῶι ἐπικειμένου χαρακτῆρος  
 καὶ τῆς χροίας καὶ τοῦ εἴδους ὅπως ὑπάρχει.  
 Αὐτὸς γὰρ δι' ἑαυτοῦ μάρτυς γέγονεν καὶ λέ-  
 γει δύναται περὶ τῆς ἰδία[ς] ὁμοιώσεως.  
 10 καὶ οὐχ ὅτε τις αὐτῶ λέγει ἢ σαφηνίζει πε-  
 ρὶ τοῦ κάλλους καὶ τῆς εὐπρεπειᾶς τῆς πε-  
 ρὶ αὐτὸν τότε πιστεύει. Οὐ γὰρ κατὰ τοὺς ἄλ-  
 λους ὑπάρχει τοὺς ἐν ἀγνοίαι ὄντας  
 καὶ τοῦ ἐσόπτρου πόρῳ καθεστῶ-  
 15 τας τοῦ τὰς πάντων ὁμοιώσεις ἐπιδεί-  
 ξαντος. Τὸ αὐτὸ δέ ἐστὶν καὶ πρὸς σέ,  
 ὦ φίλτατε. Καὶ γὰρ ὡς δι' ἐσ[ό]πτρου κα-  
 τεῖδες τὴν πρὸς σέ μου ἔ[μ]φυτον  
 στοργὴν καὶ ἀγάπην τὴν ἀεὶ νέαν.  
 20 Περὶ δὲ τῶν ἡμετέρων γνωρίμων  
 τῶν σοὶ τὰ γράμματα καταφερόντων  
 [οὐ δέ]ον μοὶ ἐστὶν γράψαι [[σοὶ]] .. ἐπ[ιστα]-  
 μ[ένω] τὴν πρὸς [πά]γτας σοῦ φιλίαν  
 κα[ὶ] στοργήν, μάλιστα πρὸς τοὺς ἡμετέρους  
 25 ἀδελφούς. Προσδέξαι οὖν ἐν ἀγάπῃ  
 ὡς φίλους, οὐ γὰρ κατηχούμενοί εἰσι  
 ἀ[λ]λά τῶν περὶ Ἰσίωνος καὶ Νηκολάου  
 ἰδ[ί]οι τυγχάνουσι, καὶ εἴ τι αὐτοῖς ποιεῖς ἐμο[ὶ] ἐποί-  
 ησας. Πάντες οἱ ἐνθάδε ἀδελφοὶ πρ[οσ]-  
 30 αγορεύουσιν ὑμᾶς. Ἀσπάσαι κα[ὶ] τοὺς σὺν  
 σοὶ πάντα ἀδελφούς ἐκλεκτού[ς] τε καὶ [κα]-  
 τηχουμένους.

88. Sur les lettres de recommandation, cf. W. Keyes, « The Greek Letter of Introduction », *AJPh* 56, 1935, p. 28-44 ; Chan-Hie Kim, *Form and Structure of the Familiar Greek Letter of Recommendation*, Missoula, 1972 ; K. Treu, « Christliche Empfehlungs-Schemabriefe auf Papyrus », in *Zetesis* [Mélanges Émile de Stijcker], Anvers-Utrecht, 1973, p. 629-636 ; Tibiletti 1979, p. 102-104 ; Stowers 1986, p. 153-165 ; T.M. Teeter, « Letters of Recommendation or Letters of Peace? », in *Akten des 21. Internationalen Papyrologen kongresses*, II, Berlin, 1997, p. 954-960.

89. Éd. Harrop 1962, Naldini 1998, n° 47, p. 212.

90. Pour le thème du miroir qui est l'objet de cette comparaison, cf. Harrop 1962, p. 139-140.

Ἐρρωσο ὑμᾶς εὐχομαι.

[Suit un PS dans la marge de gauche.]

13 ἀγνοιαῖ || 33 1. ἐρρωσθαί.

« À Monsieur mon frère Sarapion (?), Paul (te souhaite) bon succès <sup>91</sup>.

Quiconque possède un miroir ou tient dans sa main un objet semblable, dans lequel les visages se réfléchissent, n'a pas besoin de quelqu'un qui lui dise ni qui lui atteste ce qui apparaît à sa surface : quels sont les traits de son visage, la couleur de sa peau, son apparence. Car il en est devenu témoin par lui-même et il est à même de parler de ce à quoi il ressemble. Et il n'attend pas qu'on lui parle de sa beauté et de sa splendide apparence ou qu'on les lui montre pour y croire. Car il n'est pas comme les autres qui sont dans l'ignorance et qui se tiennent loin du miroir qui montre à quoi chacun ressemble. Il en va de même avec toi, très cher ami. Car comme dans un miroir tu as vu l'affection innée que j'ai pour toi et mon amour toujours renouvelé. Quant à nos connaissances qui t'apportent cette lettre, il n'est pas nécessaire que je t'en parle, moi qui connais ton amitié et ton affection pour tous et surtout pour mes frères. Reçois-les donc charitablement comme des amis, car ce ne sont pas des catéchumènes, mais ils appartiennent aux groupes d'Ision et de Nicolaos, et ce que tu feras pour eux, tu l'auras fait pour moi. Tous les frères d'ici vous font leurs salutations. Salue aussi tous les frères, élus ou catéchumènes, qui sont avec toi.

Je vous souhaite de bien vous porter. »

Le *prooimion* occupe les deux tiers de cette lettre. Sa nature contournée et sa liaison assez factice avec l'objet de la lettre manifestent d'autant mieux sa dimension rhétorique et l'obligation que l'épistolier s'est imposée d'introduire sa lettre par un prologue généralisant qui ménage la bienveillance du destinataire – quitte à paraître un peu laborieux. Jeter son correspondant *in medias res* est de plus en plus ressenti comme une inconvenance.

Cette invasion de la rhétorique va parfois si loin qu'on assiste à la multiplication, durant les derniers siècles de l'hellénisme égyptien, de lettres sans contenu, de lettres « déconcrétisées » <sup>92</sup>. Aucun objet concret n'y est abordé, contrairement aux époques précédentes. Cela ne veut pas pour autant dire qu'elles n'ont pas de fonction. Celle-ci n'est pas de faire passer un message précis, qui de plus en plus fréquemment, quand il existe, est transmis oralement par le porteur de la lettre, mais de maintenir un contact verbal qui témoigne de la constance de l'amitié ou du respect que l'on a pour son correspondant et qui puisse générer en retour une réaction identique. Ainsi le concret se déplace du domaine écrit au domaine oral, vidant la lettre de sa finalité première et la transformant en un simple *prooimion* au message délivré par oral ou, quand celui-ci n'existe pas, en un exercice de langage où l'on atteste à l'autre ses sentiments <sup>93</sup>. La lettre du *notarios* citée

91. Sur la formule εὐ πράττειν, très littéraire, cf. ci-dessus, n. 51.

92. J'emprunte l'expression à Karlsson 1962, p. 15-33 (chap. I, « La "déconcrétisation" de la lettre et la théorie de l'amitié »), reprise par Garzya 1983, p. 141-143.

93. Très révélateur à cet égard est le début de la *Lettre* 84 de Synésios : Μηκος ἐπιστολῆς ἀνοικειότητα κατηγορεῖ τοῦ διακομίζοντος. Ἄλλ' ὁ θαυμαστός Γερώντιος οἶδε μὲν ὅσα

plus haut en est une bonne illustration. J'y adjoindrai un autre exemple, le *P.Fouad* 89, VI<sup>e</sup> s. (fig. 3) : c'est un cas intéressant de lettre rédigée par un scripteur médiocre (le texte est truffé de fautes phonétiques et morphologiques) qui s'adonne pourtant à ce type de rhétorique épistolaire. On voit donc que celle-ci ne touche pas que les couches parfaitement hellénisées de la société, mais aussi des strates intermédiaires, ce qui montre sa très forte prégnance durant l'Antiquité tardive.

Ευκαιρίαν εὐρὼν τοῦ γραμματιφόρου ἀναγκέον ἡγήσάμην γράφειν,  
 προσκύνων καὶ ἀσπάζόμενος τὰ εὐλογημένα ἴχνη τῶν εὐλογημένων  
 ποδῶν τῷ ἐμῷ ἀγαθῷ δεσπότη, μετὰ καὶ πάντων τῶν  
 συνόντων θεοφιλεστάτ(ων) ἀδελφῶν τῷ ἐμῷ ἀγαθῷ δεσπότη, καὶ  
 5 παρακαλῶ τὸν ἐμὸν δεσπότην μνησθῆναι τῇ ἐμῇ ταπ<ε>ινώσει ἐν  
 ταῖς πανοσίαις καὶ εὐπροσδέκταις εὐχῆς τῷ ἐμῷ ἀγαθῷ δεσπότη,  
 ἄχρη ἀξιώσημαι ὁ Θεὸς καὶ κατὰ πρόσωπον προσκυνῆσαι τὸν  
 ἐμὸν ἀγαθὸν δεσπότην. Οὐ παύομαι γὰρ νύκτα καὶ ἡμέρα<ν>  
 εὐχόμενος πρὸς τὸν δεσπότην Χρ[ι]στὸν ὑπὲρ τῆς σωτηρίας καὶ  
 10 διαμονῆς τῷ ἐμῷ ἀγαθῷ δεσπότη, καὶ πάντων τῶν ἀγαπούντων  
 τὸν ἐμὸν δεσπότην ἐν Κ(υρί)ῳ, δέσπο(τα). (suit la date).

1 1. εὐκαιρίαν || 1. ἀναγκαῖον || 4 1. δεσπότη || 6 1. εὐχαῖς || 7 1. ἄχρι || 1. με || 10 1. διαμονῆς || 1. ἀγαπόντων.

« Ayant saisi l'occasion du messenger, j'ai cru devoir vous écrire, pour me prosterner et saluer la trace bénie des pieds bénis de mon bon maître, ainsi que tous les frères très aimés de Dieu qui habitent avec mon bon maître, et je prie mon maître de se souvenir de mon humble personne dans les prières toutes saintes et efficaces de mon bon maître, jusqu'à ce que Dieu me juge digne aussi de me prosterner en personne aux pieds de mon bon maître. Car je ne cesse, jour et nuit, de prier le

---

καγῶ· εἰ δὲ μὴ πρὸς ψεῦδος ἀνοικείως εἶχε, διηγῆσατο ἂν καὶ ὧν ἠπίστατο πλείονα, τῷ φιλεῖν ἐμὲ καὶ τῷ τὴν γλῶτταν ἔχειν ἀρκοῦσαν τῇ γνώμῃ. Ὅν ἂν ἴδης ἡδέως, εἶδες ὡς ἐγὼ βούλομαι, « Écrire une longue lettre, c'est dénoncer, chez qui la porte, une absence d'accointances avec l'auteur. Mais l'admirable Gérontios est aussi bien informé que moi, et s'il n'éprouvait pas une absence d'accointances avec le mensonge, il t'aurait donné encore plus d'explications qu'il n'en connaît, en raison de l'amitié qu'il me porte et de la capacité de sa parole à exprimer sa pensée. Lui auras-tu montré bonne figure, tu lui auras montré la figure que je désire » (même début et même thème dans la *Lettre* 55). Voir aussi la *Lettre* 85 du même auteur : Δέδεξο μετὰ τῆς ἐμψύχου καὶ τὴν ἄψυχον ἐπιστολήν, μετὰ τοῦ θαναμαστοῦ Γεροντίου ταῦτα τὰ γράμματα, νόμῳ τὸ πλέον ἢ τῇ χρεῖα τοῦ προσειπεῖν σε γενόμενα. Ὅτι γὰρ ἡμεῖς συζῶμεν τῇ περὶ σοῦ μνήμῃ, μυρίων ἐπιστολῶν μακρῷ μεγαλοφωνότερον ὁ νεανίσκος ἂν διηγῆσαιτο, « Reçois en même temps que la lettre animée la lettre inanimée, en même temps que l'admirable Gérontios cette lettre-ci, qui répond plus à l'usage qu'à la nécessité de t'adresser la parole, car le souvenir de ta personne accompagne notre vie, et ce jeune homme peut te l'expliquer de bien plus vive voix qu'une infinité de lettres » (les traductions sont de D. Roques, CUF, Paris, 2000, t. III, p. 209). On notera que, pour Synésios, la lettre est dénuée d'utilité, χρεῖα, c'est-à-dire de cette fonction pratique qui la justifie normalement (comparer la définition de la lettre du Ps.-Libanios, *Characteres epistolares*, éd. Weichert, p. 14, 2, citée ci-dessus, où elle est dite χρειώδη σκοπὸν ἐκπληροῦσα). Sur le rôle du porteur de lettre, cf. Karlsson 1962, p. 17-21.

Christ notre Maître pour le salut et la préservation de mon bon maître, et de tous ceux qui aiment mon maître dans le Seigneur. »<sup>94</sup>

### *L'influence de la littérature sur la langue des lettres*

Les spécialistes de l'épistolographie grecque sur papyrus ont été plutôt sévères avec la langue qu'on y observe. Döllstädt (1934, p. 3) résume bien cette opinion générale : « Bei der immerhin beträchtlichen Anzahl von Privatbriefen, die auf Papyri der römischen und der byzantinischen Zeit erhalten sind, ist die Zahl der wirklich gebildeten Briefe überraschend gering ». Olsson (1925, p. 14) apporte néanmoins des nuances : « Ich glaube, auch gezeigt zu haben, dass wir in ihnen *nicht nur das Vulgäre und Ungebildete, sondern auch Spuren von Verfeinerung und griechischer Bildung finden* » (c'est l'auteur qui souligne)<sup>95</sup>. Le fait que la plupart des auteurs se sont cantonnés aux lettres antérieures aux IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s. peut expliquer leur jugement globalement critique. Il est aussi vrai que la lettre, un des genres les plus représentés dans les papyrus, est pratiquée par des milieux très divers qui excèdent nécessairement les limites des couches cultivées et donc propres à maîtriser correctement le grec.

Par ailleurs, le concept de « gebildeter Brief » n'est pas aussi clair qu'il n'y paraît. Bien des erreurs ou des impropriétés ont été attribuées par les éditeurs aux épistoliers des papyrus du fait d'une méconnaissance de l'évolution de la langue tardive et du recours obsolète aux catégories de la langue classique. En outre, le scripteur ne laisse pas transparaître sa formation de la même manière selon les époques. Les théoriciens de l'épistolographie ont longtemps privilégié le principe de « clarté » (σαφήνεια) au détriment de la démonstration d'une virtuosité langagière, de la préciosité stylistique, de l'érudition et d'autres caractéristiques qui deviennent à la mode à l'époque protobyzantine. Du fait de sa nature hybride de conversation écrite, la lettre est longtemps conçue comme un genre intermédiaire, un art de la mesure, de l'équilibre entre la langue parlée et la langue de la prose artistique<sup>96</sup>.

Or la documentation papyrologique semble montrer que la lettre, selon une tendance qui s'esquisse au III<sup>e</sup> s., mais s'affirme surtout au IV<sup>e</sup> s., tire de plus en plus du côté de

---

94. Traduction de l'éditeur.

95. Voir aussi Naldini 1998, p. 47-48, entre autres, p. 48 : « Ma fra i nostri numerosi documenti non mancano esempi in stile – per così dire – letterario. »

96. Voir, par exemple, ce qu'écrit Philostrate sur la lettre (éd. Kayser, II, p. 257, 29-258, 28 = Malherbe 1988, p. 42-43), repris par le Ps.-Libanios, *Characteres epistolares*, éd. Weichert, p. 19, 7 sq. (= Malherbe 1988, p. 73). Ces théories sont développées dans la célèbre *Lettre 51* de Grégoire de Nazianze (= Malherbe 1988, p. 58-59). Citons juste un passage : περι δὲ σαφήνειας ἐκεῖνο γνώριμον, ὅτι χρὴ φεύγοντα τὸ λογοειδὲς, ὅσον ἐνδέχεται, μᾶλλον εἰς τὸ λαλικὸν ἀποκλίνειν· καί, ἴν' εἴπω συντόμως, αὕτη τῶν ἐπιστολῶν ἀρίστη καὶ κάλλιστα ἔχουσα, ἢ ἂν καὶ τὸν ἰδιώτην πεῖθῃ καὶ τὸν πεπαιδευμένον, τὸν μὲν, ὡς κατὰ τοὺς πολλοὺς οὕσα, τὸν δέ, ὡς ὑπὲρ τοὺς πολλοὺς « Quant à la clarté, voici ce qu'il faut savoir : on doit éviter le plus possible l'allure d'un discours en forme et pencher vers le ton de la conversation ; et, pour le dire brièvement, la meilleure et la plus belle des lettres sera celle qui entraînera l'adhésion du profane aussi bien que celle de l'homme instruit : l'un verra qu'elle est à la portée de la foule, l'autre, qu'elle dépasse la foule » (trad. P. Gallay, CUF, Paris, 1964, t. I, p. 67).

la prose d'art. D'un côté, on constate le retour à la mode de traits orthographiques et stylistiques propres à l'antique atticisme<sup>97</sup>. De l'autre, se fait sentir de plus en plus ouvertement une influence de la littérature poétique. Il n'est pas dans mon propos de traiter ici de la langue des papyrus, qui reflète pour une large part les tendances du grec protobyzantin telles qu'elles sont observables à travers tout l'Empire ; d'autres ont déjà abordé ce sujet, quoique rarement de façon vraiment systématique<sup>98</sup>. Bornons-nous à citer les traits saillants de cette évolution en nous limitant aux lettres dans lesquelles, avec les pétitions, ce phénomène est le plus sensible.

Les spécialistes de l'épistolographie papyrologique ont déjà abondamment relevé l'influence de la Bible sur la langue des lettres du Bas-Empire. L'usage de mots, d'expressions, voire de citations plus ou moins textuelles tirées des Écritures est naturel dans un monde où la religion chrétienne prend de plus en plus d'importance, où elle concourt au développement d'une sensibilité qui conditionne de nouvelles formes de sociabilité, et ce à plus forte raison dans les milieux ecclésiastiques ou monastiques pour lesquels nous disposons d'un nombre important de lettres (voir, ci-dessus, le *P.Fouad* 89)<sup>99</sup>. Plus intéressante pour notre propos – et *a priori* quelque peu contradictoire avec cette coloration scripturaire – est l'influence de plus en plus patente de la littérature classique sur la langue des lettres privées. Suivant les conseils des manuels d'épistolographie de l'Antiquité tardive, nos rédacteurs de lettres ont plus souvent qu'avant recours à des citations empruntées aux grandes figures de l'hellénisme profane, principalement Homère<sup>100</sup>, à l'instar des épistoliers de l'Antiquité tardive que la tradition littéraire nous a conservés<sup>101</sup>.

---

I

97. Voir A.L. Connolly, *Atticism in Non-Literary Papyri of the First Seven Centuries A.D. : a Study in Several Features of Orthography and Syntax*, thèse de l'Université de Sydney 1983, citée par G.H.R. Horsley, *New Documents Illustrating Early Christianity* V, Sydney, 1989, p. 46-48.
98. Cf. principalement Zilliacus 1967. On lira du même auteur, « Zum Stil und Wortschatz der byzantinischen Urkunden und Briefe », in *Akten des VII. Int. Kongresses für Papyrologie*, Vienne, 1956, p. 157-165.
99. Cf. Olsson 1925, p. 13 ; Tibiletti 1970, p. 115-116 ; B.F. Harris, « Biblical Echoes and Reminiscences in Christian Papyri », in *Proceedings of the XIVth International Congress of Papyrology*, Londres, 1975, p. 155-160 ; G.H.R. Horsley, *New Documents Illustrating Early Christianity* II, Sydney, 1982, p. 154-158 ; Naldini 1998, p. 54-55.
100. Julius Victor (IV<sup>e</sup> s.), *Ars rhetorica* 27 (éd. C. Halm, Leipzig, 1863 = Malherbe 1988, p. 64-65) recommande l'inclusion d'un vers entier ou partiel dans les lettres : *et proverbio uti non ignoto percommodum est, et versiculo aut parte versus*. Le Ps.-Libanios (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.), *Characteres epistolares*, éd. Weichert, p. 21, 1-3 (= Malherbe 1988, p. 72-73), prône le recours à des *exempla* historiques et mythologiques : *πληρώσει δὲ τὴν εἰς ἐπιστολὰς χάριν ἱστοριῶν τε καὶ μύθων μνήμη καὶ παλαιῶν συγγραμμάτων καὶ παροιμιῶν εὐστόχων*. On notera que déjà chez le Ps.-Démétrios, *Formae epistolicae*, 12 (éd. Weichert, p. 7, 19-21 = Malherbe 1988, p. 36-37), un des modèles de lettres comporte une citation homérique.
101. Dans une bibliographie pléthorique, voir, par exemple, Y. Azéma, « Citations d'auteurs et allusions profanes dans la correspondance de Théodoret », in F. Paschke (éd.), *Überlieferungsgeschichtliche Untersuchungen (Mélanges M. Richard)*, TU 125, Berlin, 1981, p. 6-13.

Ainsi le *P.Cair.Masp.* III 67295, cité plus haut, contient-il une citation iliadique<sup>102</sup> et il serait possible de citer d'autres exemples, quoique le relevé de ces inclusions littéraires dans les documents n'ait à ma connaissance jamais été tenté systématiquement. Ces citations d'auteurs classiques pourraient n'être considérées que comme des ornements, manifestant une fois de plus l'empire de la rhétorique sur la langue des lettres puisque la citation littéraire est l'un des procédés que celle-ci recommande. Mais l'influence sur la lettre de la littérature, surtout poétique, se traduit de façon beaucoup plus profonde. Elle se fait sentir jusque dans le vocabulaire employé par les épistoliers. Reprenons l'exemple du *P.Herm.* 5<sup>103</sup>, la lettre d'Hermodoros dont il a déjà été question plus haut (cf. fig. 5) :

manque la première ligne  
 [Ἐρ]μόδω[ρος vacat χ[αίρει]γ.  
 [Εὐ]φραίν[ων ἐ]μαυ[τὸν γ]ράφ[ω σ]οι καὶ  
 [εὐ]χομαι ὑ[γιαίν]οντ[ί σοι κ]αὶ εὐθυμῶντι  
 5 δ[ο]θῆναι [τὰ γ]ράμμα[τα]. Τῶν εὐλόγων  
 δέ ἐστι κ[αί] σε γράφοντα τοῖς ἄλλοις μι-  
 μνήσκεσθαι καὶ ἡμῶν, ἵνα μείζονα  
 ἔχωμεν τὴν θυμηδίαν, γινώσκοντες  
 δι' ὧν ἐπιστελεῖς τὴν εὐκταίαν ἡμῖν  
 σωτηρίαν σου καὶ ὑγίειαν· εἴη δὲ ἡμᾶς  
 10 ἐν τάχει ἀπολαύειν τῆς ἐπὶ σοὶ μεγί-  
 στης εὐφροσύνης, ἧς εὐχόμεθα καὶ ἐλ-  
 πίζομεν τεύξεσθαι παρὰ τῆς τοῦ παντο-  
 κράτ[ορ]ος θεοῦ χάριτος, ἀπολαβόντες  
 σε ἐρρωμένον ψυχῆι τε καὶ σώματι  
 15 καὶ καλῶς ἀπαλλάξαντα. Εὐθύμει δὲ  
 καὶ ἐπὶ τοῖς υἱοῖς ἡμῶν Ἄνυσίωι τε καὶ  
 Ἀφθονίωι, ὅτι ὑγιαίνουνσι καὶ τὰ δέοντα  
 πράττουσιν, ἐπιμελούμενοι τῶν πραγ-  
 μάτων ἰοῦ καὶ τῶν λειτουργημά-  
 20 των, ὑγιαίνουνσι δὲ καὶ αἱ ἀδελφαὶ  
 αὐτῶν σὺν τῇ μητρὶ καὶ πάντες οἱ  
 [κ]ατὰ τὸν οἶκόν σου. Ἀσπάζεται σε πολλὰ  
 [ἡ] ἀδελφὴ σου καὶ τὰ παιδιά ἡμῶν  
 [κ]αὶ πάντ[ε]ς οἱ κατὰ τὸν οἶκον ἡμῶν.  
 25 Ἐρρῶσθαί σε πολλοῖς  
 χρόνοις εὐχομαι, κύριε

102. On notera que ce papyrus contient la copie d'une autre lettre qui commence aussi avec une citation homérique : III, 1-3 : Ἄσεβοῦς ψυχῆς ἴασις, εὐσεβούντων π[αρ]αίνεσις, οὐ[κο]ν εἴης « ἀθάνατος καὶ ἀγή[ρ]ωξ ἡμ[α]τ[α] πάντ[α] » κατ' Ὀμηροῦ, « Toi qui guéris l'âme impie, qui confortes les hommes pieux, puisses-tu donc être "immortel et pour toujours à l'abri de la vieillesse", comme le dit Homère [Il. VIII 539] ». Sur ce texte, cf. J.-L. Fournet, « L'"homérisme" à l'époque protobyzantine : l'exemple de Dioscore d'Aphrodité », *Ktèma* 20, 1995, p. 305 et 310.

103. = Moscadi 1970, n° 10, p. 133, auquel j'emprunte les remarques concernant certains vocables.

ἄδελφε, καὶ ἀπολάβοι-  
μὲν σε ἐν τάχει κατὰ  
πάντα εὐθυμούμενον.

suit la date

6 ἵνα || 8 ὄνεπιτελεεῖς || 9 υγιειαν· εἰη || 11 εὐφροσύνη· ἦε || 15 ἀπαλλαξαντα·  
εὐθύμει || 16 1. ὑμῶν.

« À [...], Hermodoros, salut ! C'est en me réjouissant que je t'écris et que je fais des vœux pour que cette lettre te trouve en bonne santé et l'esprit allègre. Et il serait dans l'ordre du raisonnable que, lorsque toi aussi tu écris aux autres, tu te souviennes aussi de nous afin que plus grande soit notre allégresse, ayant des nouvelles par les lettres que tu nous envoies de ton salut et de ta santé, objets de nos prières. Et puissions-nous vite être gratifiés de la plus grande joie que nous puissions concevoir à ton sujet, que nous appelons de nos prières et que nous espérons obtenir par la grâce du dieu tout-puissant, en te retrouvant l'âme et le corps en bonne santé et de retour sans encombres. Sois tranquille aussi en ce qui concerne tes fils Anysios et Aphthonios : ils sont en bonne santé et font ce qu'il faut, vaquant à leurs affaires autant qu'à leurs obligations publiques. En bonne santé aussi sont leurs sœurs ainsi que leur mère et toute la maisonnée. Te saluent bien fort ta sœur, nos enfants et toute la maisonnée.

Nous faisons des vœux pour que tu te portes bien pendant longtemps, monsieur notre frère, et puissions-nous vous retrouver vite l'esprit allègre en toute chose. »

On relève dans cette lettre l'emploi de mots qui n'apparaissent pas ailleurs dans les documents papyrologiques et qui ont une très forte coloration poétique : ainsi, l. 2, εὐφραίνω, verbe poétique, ici à l'actif accompagné du réfléchi au lieu du plus commun moyen-passif (tour qui n'est pas sans rappeler, par exemple, Euripide, *Alceste* 788 : εὐφραίνε σαυτόν ou, plus proche dans le temps, Palladas, *AP XI* 62, 3 : εὐφραίνε σεαυτόν) ; l. 7, θυμηδία, hapax papyrologique, dont les premiers emplois sont poétiques (Eupolis, Callimaque) ; l. 8, εὐκταίαν, adjectif typique de la tragédie ; l. 9, σωτηρίαν σου καὶ ὑγίειαν, combinaison peu fréquente dans l'épistolographie, qui est un écho probable d'Aristophane, *Oiseaux* 879 (ὑγίειαν καὶ σωτηρίαν) ou Ménandre, *Fr.* 287, 5 (σωτηρίαν, ὑγίειαν) ; l. 11, εὐφροσύνη, rarissime dans les papyrus, mais fréquent dans la poésie et la *LXX*.

Le recours à des expressions sophistiquées qui sentent la littérature classique et, plus particulièrement, à des mots ou à des *juncturae* lexicales empruntés à la poésie<sup>104</sup> est une caractéristique de l'épistolographie papyrologique des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. Bien des raisons concourent à l'expliquer. Tout d'abord, au niveau égyptien, le fort développement de l'écriture copte au IV<sup>e</sup> s. peut rendre compte pour une part du saut qualitatif qui se fait nettement sentir dans la langue des lettres privées de cette époque : les Égyptiens, qui avaient été dépourvus d'un médium d'expression épichorique dans leurs rapports privés pendant plus de deux siècles, ainsi contraints à recourir au grec

104. Cf. Zilliacus 1967, p. 71-83.

qu'ils ne maîtrisaient pas forcément bien<sup>105</sup>, peuvent à nouveau s'exprimer entre eux dans leur langue, ce qui concourt à débarrasser l'épistolographie papyrologique d'une partie de ses plus mauvais rédacteurs. Mais des causes dépassant très largement les frontières de l'Égypte sont aussi à l'œuvre : outre la marque de plus en plus profonde de la rhétorique dont il a été question plus haut, une d'entre elles est le renouveau de la poésie grecque, qui se traduit par une influence grandissante de la poésie dans l'écriture en prose<sup>106</sup>. La poétisation de la langue des lettres a d'ailleurs connu une forme extrême : la lettre versifiée. Ce genre, rare dans le domaine grec durant l'Antiquité, est attesté dans les papyrus par une lettre en trimètres adressée à un certain Théodoros ou Dorotheos due à Dioscore d'Aphrodité (VI<sup>e</sup> s.), actuellement le seul exemple « archéologique » de lettre en vers ayant eu une fonction épistolaire réelle<sup>107</sup>. Enfin, une certaine ostentation culturelle, qui résulte de la haute conception que la société se fait alors de la culture littéraire profane et de sa fonction – nullement jugée comme incompatible avec la culture chrétienne<sup>108</sup> –, n'est pas pour rien dans l'évolution que connaît la lettre durant la fin de l'Antiquité.

### ***La lettre objet d'étude et d'enseignement***

La sophistication de la langue et de la phraséologie de la lettre et la codification rhétorique dont elle fait l'objet (les « types épistolaires »<sup>109</sup>) rendent ce genre de plus en

105. Cf. Fournet 2003, p. 429-430.

106. Quoique propre à tout l'Empire, ce phénomène doit beaucoup à l'Égypte qui a été à l'origine de cette renaissance de la poésie grecque. Cf. A. Cameron, « Wandering Poets : A Literary Movement in Byzantine Egypt », *Historia* 14, 1965, p. 470-509 (= *id.*, *Literary and Society in the Early Byzantine World*, II, Londres, 1985). – Garzya 1983, p. 147, développe l'idée intéressante que « la lettera venne a essere in certo modo un surrogato della poesia ».

107. Cf. Fournet 1999, I, p. 273-275 sur ce genre. La lettre est éditée p. 441-442, sous le n° 38. J'en donne ici le début et la fin (la partie médiane est très endommagée) : Δέχου, φέρτιστε, τοῦ φίλου τὰ γράμματα | ἐμοῦ φιλοῦντος ὡς ἄνδρος τὴν θέα[v] | προϊκάνων ἔνερα θεωρήσ[α]ι ῥάθους | τῆς σῆς, ἐράσαμε, γλυκ[υ]πάτης τριβῆς. | Θεοῦ τὸ δῶρον οὐκ ἀνεκπίπτ[τ]ει ποτέ. | Ὅθεν διδαχθεὶς [...] κάλαμος ἐμὸς τὴν σὴν ἄνισον περιβαλεῖν | τιμαῖς παναντάδελφον ἰλαροφυῖαγ· | ἔστιν δὲ μικρὸν ὄρνεον τῷ σώματι, | τέττιξ ἄνυμνεί τὸν Θε[ὸ]ν τὸν φέ[ρτ]ερον. | Τρίνυν σύ γ' αὐτὸς ταῖς ἀμοιβαῖς ἔντυχε | ὅπως μάθω φιλαγάτην σωτηρίαν « Reçois, ô le meilleur des hommes, une lettre de ton ami, de moi qui aime ta vue comme un assoiffé qui sortirait de terre pour contempler ta personne qui est pour moi, aimable ami, un si doux sujet d'attention. Jamais le don de Dieu ne décline. C'est pourquoi ayant appris [...] Mon calame [est incapable] de rendre honneur à ton incomparable et toute fraternelle Grâce. Pourtant, bien qu'elle soit un volatile au corps minuscule, la cigale loue Dieu qui lui est supérieur. Et quant à toi, occupe-toi en personne de la réponse afin que j'aie des nouvelles de ta santé qui est ma plus chère préoccupation. »

108 Cf., par exemple, Fournet 1999, II, p. 680-682, précisément sur Dioscore d'Aphrodité dont il vient d'être question et qui est un bon représentant de la biculturalité de cette époque.

109. Voir Stowers 1986, p. 49-173. Cf. aussi les remarques pertinentes de Koskeniemi 1956, p. 61-63.

plus malaisément maîtrisable sans une formation préalable. En se rapprochant de la littérature et de l'éloquence d'apparat, la lettre nécessite un enseignement spécifique. Là encore, les papyrus apportent un éclairage de premier ordre car ils documentent, en en préservant parfois son contexte d'origine, l'attention toute particulière dont le genre épistolaire a fait l'objet. Et il n'est pas indifférent à notre propos de constater que cette documentation « para-épistolaire » se circonscrit essentiellement à l'Antiquité tardive, confirmant le statut nouveau qu'acquiert la lettre durant cette période.

Deux manuels épistolaires ont été conservés sur papyrus. Le premier, *P.Bon. 5*, date du III<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> s. et provient d'Oxyrhynchos<sup>110</sup> : il donne des modèles de lettres en latin et en grec classés selon les types épistolaires et selon les circonstances très précises dans lesquelles la lettre doit être rédigée. Ainsi la partie conservée concerne-t-elle des lettres de remerciements (εὐχαριστικάι ?), des lettres de conseils (*suasoriae*, συμβουλευτικάι) et des lettres de félicitations (*gratuloriae*, συγχαριστικάι), déclinées selon divers motifs (par exemple, au sujet de legs peu importants, [*de minimis*] *legatis*, περὶ ἐλαχίστων καταλελειμμένων, d'héritages acceptés, *hereditatum acceptarum*, κληρονομιῶν καταλελειμμένων), ou d'affranchissement, [*libertatis acceptae*], [ἐλευθερίας δεδομένης]). Le second manuel, un codex du VI<sup>e</sup> s. provenant d'Hermopolis, n'a pas fait encore l'objet d'une édition définitive<sup>111</sup> : ce qui reste de ce livre donne de courtes notices classées par types de destinataires (« à un ami », πρὸς φίλον ; « à un scriniaire », πρὸς τινα σκρινιάριον ; « aux autres citoyens », τοῖς ἄλλοις πολίταις) comprenant des instructions accompagnées de formules-modèles.

Ces deux ouvrages, qui se distinguent des deux autres manuels de l'Antiquité conservés par la tradition manuscrite sous le nom de Démétrios et de Libanios (ou Proclo) <sup>112</sup>, témoignent du développement d'un art épistolaire et du besoin qu'ont éprouvé les épistoliers de l'Égypte tardive de se référer à des modèles en même temps que l'art de la lettre se complexifiait et se soumettait à la typologie de plus en plus fine développée par les rhétoriciens. Il aurait été utile de connaître le contexte d'utilisation de ces deux manuels. Celui de Berlin est écrit dans une capitale ogivale

110. Mertens-Pack<sup>3</sup> 2117. Ce texte a fait l'objet de deux rééditions récentes : J. Kramer, *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta*, PTA 30, Bonn, 1983, p. 109-123, n° 16, et P. Cugusi, *Corpus epistularum Latinarum papyris tabulis ostracis servatarum*, I, Papyrologica Florentina 23, Florence, 1992, p. 79-84, n° 1 (II, p. 3-7 pour le commentaire). Voir aussi les remarques de Koskenniemi 1956, p. 59.

111. R. Luiselli, « Un nuovo manuale di epistolografia di epoca bizantina (P.Berol. inv. 21190). Presentazione e considerazioni preliminari », in *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses*, II, Berlin, 1997, p. 643-651. Le texte est transcrit sans commentaire, accompagné d'une photo (Taf. 43), par G. Ioannidou, *Catalogue of Greek and Latin Literary Papyri in Berlin (P.Berol. inv. 21101-21299, 21911)*, Berliner Klassikertexte IX, Mayence, 1996, p. 125-126, n° 94.

112. Demetrii et Libanii qui feruntur *ΤΥΠΟΙ ΕΠΙΣΤΟΛΙΚΟΙ et ΕΠΙΣΤΟΛΙΜΑΙΟΙ ΧΑΡΑΚΤΗΡΕΣ*, éd. V. Weichert, Leipzig, 1910 (= Malherbe 1988, p. 30-41 et 66-81 avec traduction anglaise).

inclinée, relativement soignée, qui montre que l'on a affaire à un exemplaire de librairie et non à une copie privée. Il est difficile d'en inférer le profil de l'utilisateur : un particulier, un fonctionnaire (on notera que certaines sections concernent la correspondance administrative) ou un professeur enseignant, entre autres, l'art épistolaire ? De l'autre manuel, le *P.Bon.* 5, on a écrit : « the artificiality and at times incomprehensibility of both versions (*sc.* latine et grecque) make it likely that the author was at home in neither language. Rather than being a handbook itself, it appears to be the exercises of a student writing different types of letters, probably following a handbook. An added significance of the papyrus is thus that it witnesses to the modest literary culture of persons who used some of the handbooks »<sup>113</sup>. On doit néanmoins nuancer ce jugement en soulignant que l'écriture de ce manuel est loin d'être celle d'un analphabète ou d'un débutant<sup>114</sup> et que les fautes qui truffent les versions latine et grecque pourraient être dues à un travail de compilation – peut-être exécuté à l'aide de lexiques bi- ou trilingues (coptes-grecs-latins)<sup>115</sup>. En tout cas, ce manuel pourrait bien montrer que l'art épistolaire faisait partie du cursus scolaire<sup>116</sup>. Mais « scolaire » est un terme qui recouvre des réalités diverses et fluctuantes selon le contexte géographique et social. Est-ce à dire que la lettre entrait dans les programmes de l'ἔγκυκλος παιδεία (à un niveau qu'il n'est pas aisé de définir pour autant que le découpage traditionnel en trois niveaux soit toujours pertinent) ou se limitait à une formation professionnelle ? Il est en tout cas vraisemblable que la rhétorisation de l'enseignement classique (avec le γραμματικός, puis le σοφιστής), que traduit la place prépondérante accordée aux *progymnasmata* (« exercices préparatoires à la rhétorique »), était propice à inculquer des notions d'art épistolaire<sup>117</sup>. Un des exercices les plus pratiqués et pour lequel la documentation scolaire papyrologique offre maints témoignages, l'éthopée<sup>118</sup>,

---

113. Malherbe 1988, p. 4-5.

114. L'éd. du *P.Bon.* 5 écrit que « la scrittura è una unciale abbastanza accurata ed elegante per la parte latina, e una unciale regolare per il greco ». Rien ne dit que l'on a affaire à deux mains différentes même si chaque langue est écrite dans un style différent. Cette différenciation de styles d'écriture serait même l'indice d'un copiste expérimenté. – Une bonne planche du papyrus est publiée par R. Seider, *Paläographie der lateinischen Papyri*, II/1, Stuttgart, 1978, Taf. XX, n° 35.

115. Cf. *P.Bon.*, p. 20-21, opinion reprise par J. Kramer, *op. cit.* (n. 110), p. 109.

116. Sur ce problème, voir White 1986, p. 189-190 ; Stowers 1986, p. 32-35 ; Malherbe 1988, p. 6-7 et surtout R. Criboire, *Gymnastics of the Mind. Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton-Oxford, 2001, p. 215-219.

117. « The writing of letters [...] represents a major application of rhetoric in later antiquity » (G.A. Kennedy, *Greek Rhetoric under Christian Emperors*, Princeton, 1983, p. 71).

118. Cf. J.-L. Fournet, « Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer », *ZPE* 92, 1992, p. 253-266, où l'on trouvera une liste des éthopées sur papyrus (qui se répartissent entre la fin du III<sup>e</sup> s. et le VI<sup>e</sup> s.).

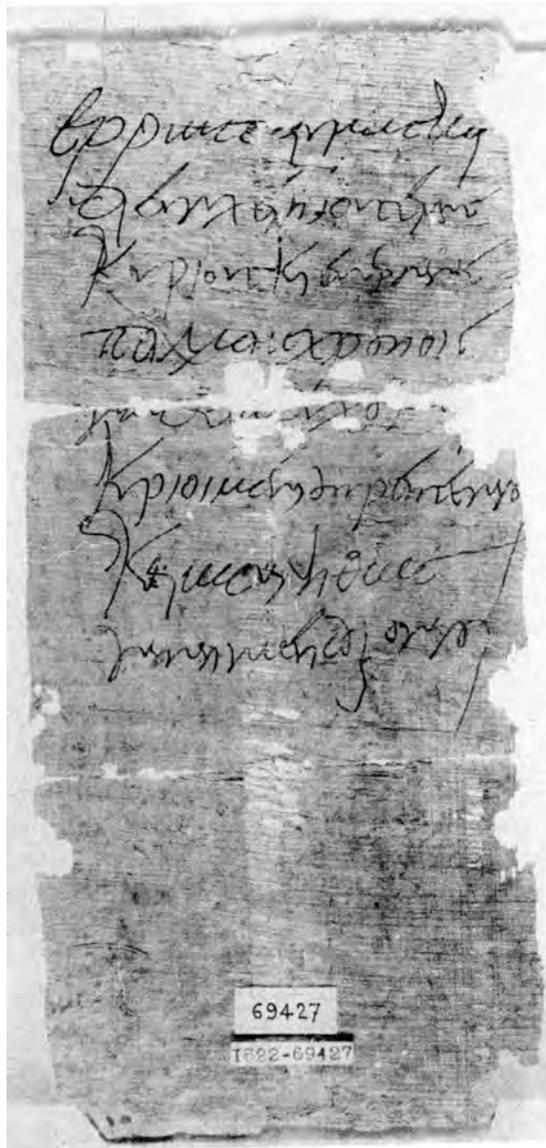


Fig. 10 – SB XVIII 13872, un exercice épistolaire ?

passait en effet, aux yeux des rhéteurs, pour formateur dans l'art de rédiger les lettres<sup>119</sup>. Ces exercices de rédaction épistolaire, s'ils ont bien existé, sont difficiles à repérer, car ils peuvent facilement se confondre avec des lettres considérées comme réelles.

Nous avons pourtant des papyrus incontestablement « scolaires » dans lesquels l'élève s'est exercé à recopier des formules épistolaires, tous postérieurs au IV<sup>e</sup> s.<sup>120</sup>. Mais ils sont de peu d'intérêt pour notre propos dans la mesure où il s'agit d'exercices d'écriture. On pourrait néanmoins y voir à la rigueur de modestes indices de l'importance de la lettre dans le monde de l'écrit de l'Antiquité tardive puisque celle-ci, à l'instar des textes littéraires, peut servir de modèle d'écriture. Plus intéressante est une tablette en bois (support scolaire par excellence) du V<sup>e</sup> s. sur la surface de laquelle a été copiée cinq fois une lettre administrative (*SB IV 7433*)<sup>121</sup> : son éditeur, constatant la sûreté de l'écriture, conclut qu'il s'agit là d'un exercice réalisé par un fonctionnaire s'exerçant au style de chancellerie. « Er sucht die Form eines bestimmten offiziellen Dokumentes sich anzueignen, sie zu behalten und sich über die Finessen der byzantinischen Titulatur klar zu werden »<sup>122</sup>. Mais cette pièce renverrait plutôt à un enseignement professionnel – milieu qui excède les limites de l'enseignement généraliste.

---

119. Cf. Nicolaos (V<sup>e</sup> s.), *Progymnasmata*, p. 67, 2-5, éd. Felten (*Rh. Gr.* 11, Leipzig, 1913) : ἐμοὶ δὲ δοκεῖ καὶ πρὸς τὸν ἐπιστολικὸν ἡμᾶς γυμνάζειν χαρακτῆρα, εἰ γε καὶ ἐν ἐκείνῳ δεῖ τοῦ ἥθους τῶν τε ἐπιστελλόντων καὶ πρὸς οὓς ἐπιστέλλουσι ποιείσθαι πρόνοιαν, « Il me semble que (l'éthorée) exerce aussi au style épistolaire, s'il est vrai que dans celui-ci, il faut faire attention à l'éthos des destinataires et de ceux à qui on destine les lettres. » Cf. déjà Théon, *Progymnasmata*, VIII (115, 20-23) : Ὑπὸ δὲ τοῦτο τὸ γένος τῆς γυμνασίας πίπτει καὶ τὸ τῶν παρηγορικῶν λόγων εἶδος, καὶ τὸ τῶν προτροπικῶν, καὶ τὸ τῶν ἐπιστολῶν, « Dans ce genre d'exercice (*sc.* la prosopopée, ici synonyme d'éthorée) entrent aussi l'espèce des discours de consolation, celle des discours exhortatifs et celle des discours épistolaires. » (trad. M. Patillon, CUF, Paris, 1997). Sur le rapport entre lettre et *ethos*, voir Démétrios, *Du style*, 227 : πλεῖστον δὲ ἐχέτω τὸ ἠθικὸν ἢ ἐπιστολή, ὥσπερ καὶ ὁ διάλογος· σχεδὸν γὰρ εἰκόνα ἑκάστος τῆς ἑαυτοῦ ψυχῆς γράφει τὴν ἐπιστολήν. Καὶ ἔστι μὲν καὶ ἐξ ἄλλου λόγου παντὸς ἰδεῖν τὸ ἥθος τοῦ γράφοντος, ἐξ οὐδενὸς δὲ οὕτως ὡς ἐπιστολῆς, « La lettre doit faire une large place à l'expression des caractères, comme d'ailleurs le dialogue. Car c'est presque l'image de son âme que chacun trace dans une lettre. S'il est possible que toute autre espèce de texte laisse voir le caractère de son auteur, on ne le voit nulle part aussi bien que dans une lettre. » (trad. P. Chiron, CUF, Paris, 1993).

120. Cf. *MPER XV 72-79*. De ces textes, R. Cribiore n'en retient qu'un seul dans son catalogue des textes scolaires, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt*, ASP 36, Atlanta, 1996, n° 147 (= *MPER XV 73*, IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s.).

121. Éd. G. Zeretelli, « Eine griechische Holztafel des v Jahr. in der Sammlung der Ermitage », *Aegyptus* 9, 1928, p. 113-128. Voir sur ce texte les remarques d'U. Wilcken, *APF* 9, 1930, p. 251, n° XXI, qui souscrit à l'interprétation que donne Zeretelli de la nature de cette copie.

122. Zeretelli, *loc. cit.*, p. 119.

Comment enfin interpréter le *SB XVIII 13872*<sup>123</sup>, un feuillet de papyrus complet qui ne contient que la formule de salutation finale d'une lettre<sup>124</sup> (*fig. 10*) ? Le premier éditeur y voyait « un brouillon ou mieux un modèle de formule de salutation finale composé par, ou pour, un amateur de beau style épistolaire ». S'agit-il d'un exercice d'entraînement au style épistolaire, réalisé dans le cadre scolaire, ou d'un pense-bête recopié par un particulier à des fins personnelles ? Notons que l'écriture fluide et entraînée pourrait faire pencher pour la seconde solution. Mais, au verso, une main « apparemment différente » a répété trois fois la même formule (une date), ce qui semblerait placer ce papyrus dans une ambiance scolaire.

Il n'y a en effet pas qu'à l'école ou dans les bureaux de l'administration que la lettre pouvait être objet d'entraînement. Les particuliers cultivés, dans la vie sociale et professionnelle desquels la lettre ne pouvait manquer de jouer un rôle important, ont pu avoir recours à des manuels comme ceux dont il a été question plus haut, mais aussi constituer des anthologies à usage personnel. Nous possédons un de ces recueils, dont, pour une fois, le contexte est très précisément connu. Il s'agit d'un papyrus déjà évoqué plus haut, le *P.Cair.Masp.* III 67295. Il contenait quatre pièces copiées en colonnes les unes à la suite des autres, dont les trois premières (les seules éditées) sont de la même main : 1) une pétition présentée par le philosophe Horapollon ; 2) une lettre adressée par Iôannês à l'évêque Apa Kephâlôn ; 3) une lettre adressée par un *notarios* anonyme à un confrère. Or ce rouleau a été trouvé dans les archives d'un personnage que la papyrologie a rendu fameux, Dioscore d'Aphrodité (VI<sup>e</sup> s.), connu pour ses compositions poétiques et ses actes notariés<sup>125</sup>. Un examen de l'écriture m'a convaincu que cette anthologie était de sa main<sup>126</sup>. Avec la pétition rédigée un siècle plus tôt par le célèbre Horapollon, un des derniers représentants du paganisme et auteur d'un traité sur les hiéroglyphes égyptiens conservé par la tradition<sup>127</sup>, qu'ont de commun les deux lettres qui suivent, écrites par deux inconnus ? Elles sont toutes des modèles de style, la première pour la pétition, les deux autres pour la lettre. Le caractère extrêmement rhétorique de ces dernières, dont on a pu juger plus haut avec

---

123. Édité pour la première fois dans *P.Fouad*, p. 186, n. 1 (où il est daté du VI<sup>e</sup> s. et dit de provenance inconnue), puis à nouveau par R. Pintaudi, « Spigolature III », *ZPE* 58, 1985, p. 90-91, qui remonte à juste titre la date (V<sup>e</sup> s.) et indique qu'Oxyrhynchos est une provenance possible, mais non certaine.

124. Le texte est reproduit ci-dessus, n. 24.

125. Sur Dioscore, cf. J. Maspero, « Un dernier poète grec d'Égypte : Dioscore, fils d'Apollôn », *REG* 24, 1911, p. 426-481 ; H.I. Bell, « An Egyptian Village in the Age of Justinian », *JHS* 64, 1944 ; L.S.B. MacCoull, *Dioscorus of Aphrodito: His Work and his World*, Berkeley – Los Angeles – Londres, 1988 ; Fournet 1999.

126. *Ap.* O. Masson, « À propos d'Horapollon, l'auteur des *Hieroglyphica* », *REG* 105, 1992, p. 231-236.

127. Cf. J. Maspero, « Horapollon et la fin du paganisme égyptien », *BIFAO* 11, 1914, p. 163-195, qui édite ce texte pour la première fois et reconstitue la généalogie de la famille d'Horapollon.

un exemple <sup>128</sup>, et les citations homériques qu'elles contiennent toutes les deux <sup>129</sup> en font deux modèles du style épistolaire à la mode à l'époque et que Dioscore, amateur de littérature mais aussi rédacteur de lettres, aura voulu conserver. On a là un des rares exemples anciens de recueils épistolaires, même de dimensions limitées, dont on connaisse les conditions et les raisons exactes d'élaboration. Il témoigne de l'intérêt pour le beau style épistolaire dans les élites cultivées de l'Antiquité tardive – un intérêt conçu à des fins bien évidemment pratiques.

Il montre aussi, au passage, le travail d'ecdotique que ces lettres-modèles pouvaient subir en entrant dans des anthologies. Ainsi la seconde lettre, citée plus haut, est précédée de l'en-tête suivant (III, 20-23) :

Ν[οτά]ρ(ιος) ἐμπαίδευτος *vacat* πρ(ὸς) ἐταῖρον <sup>130</sup>. Ἡ δὲ ἐπιγραφή ἦν οὕτως:  
 Ἀ[πό]δος σὺν Θ(ε)ῶ τῷ δεσπότη μο(υ) πάντ[ω]ν ἔνεκα εὐκλεεσ[τάτ](ω) κα[ὶ] ἰ  
 π[ό]σ(ης) αἰδοῦς ἀξίω προσκυνήτῳ (καὶ) ὁμοψύχῳ ἀδελφ(ῶ) αἰδεσ(ίμω) μο(υ)  
 νοταρ(ίω)

π(αρά) τοῦδε νοταρ(ίου)

« Un *notarios* instruit à un confrère. L'adresse (*epigraphê*) était la suivante :

“À donner par la grâce de Dieu à mon maître, en toutes choses très célèbre et digne de tout respect, mon frère révérent et uni de cœur, mon vénérable *notarios*, de la part d'untel, *notarios*”.

On constate tout d'abord la suppression du nom des correspondants. Ce qui compte est leur qualité (le fait que l'expéditeur est instruit et que le destinataire est un confrère). On notera que celle du destinataire est introduite par πρὸς, qui rappelle les intitulés de certaines des lettres de correspondances « littéraires », quand il s'agit de personnages peu connus dont l'intérêt réside dans le type social qu'ils représentent <sup>131</sup>, ou celles du manuel épistolaire berlinois cité plus haut, où seule compte la qualité sociale du destinataire <sup>132</sup>. Dioscore a voulu néanmoins conserver la formule d'adresse d'expédition, qui était écrite au verso de la lettre, l'expurgeant des noms propres, mais gardant les épithètes et les formules de politesse qui pouvaient lui servir de modèle. L'endossement du verso est ainsi présenté comme en-tête et qualifié du terme d'*epigraphê*. Or on a vu plus haut que ce terme désignait, non l'adresse d'expédition (*inscriptio*), mais le prescrit – c'est d'ailleurs ainsi que le désigne Procope dans la lettre citée ci-dessus. Comme le prescrit avait disparu des lettres du VI<sup>e</sup> s., les éditeurs de lettres utilisaient

128. Cf. le texte reproduit ci-dessus, p. 47.

129. Cf. ci-dessus, n. 102.

130. J. Maspero comprend ἔτερον, correction qui me semble inutile.

131. Par exemple, chez Basile, la *Lettre* 44 dont il a été question plus haut (πρὸς μοναχὸν ἐκπεσόντα).

132. Dioscore fait de même avec la lettre qui précède : quoiqu'il donne le nom des correspondants, il ajoute, en III, 19, πρ(ὸς) ἐπίσκ(οπον), comme pour donner une portée plus générale et exemplaire à cette lettre.

les *inscriptions* comme en-têtes, en les simplifiant comme on le constate dans les correspondances conservées par la tradition manuscrite. Le cas de ce papyrus montre la mise en œuvre de ce processus auquel je faisais allusion dans l'introduction.

La documentation papyrologique, parce qu'elle n'a pas fait l'objet de choix et qu'elle émane de tous les milieux qui ont pratiqué la lettre, apporte des données plus complètes et objectives que les correspondances « littéraires » et ainsi propices à une véritable « archéologie » du genre épistolaire. Il en ressort que la lettre a connu au seuil de l'Antiquité tardive une profonde mutation. Selon une évolution qui commence au III<sup>e</sup> s. et qui se radicalise au IV<sup>e</sup> s., la lettre se « rhétoricise » et se « littérarise », phénomènes qui se traduisent non seulement par l'adoption d'une langue plus sophistiquée et marquée par les modèles littéraires, mais aussi – au moins jusqu'au V<sup>e</sup> s. – par le recours à des standards graphiques, par lesquels elle tente de s'apparenter à un texte littéraire, même si l'évolution de son format (à partir du V<sup>e</sup> s.) suit celle des autres types documentaires et nous rappelle qu'il s'agit d'un mode d'expression qui a malgré tout une fonction pratique. Ces changements stylistiques et phraséologiques auront une conséquence directe sur la structure de la lettre qui, au siècle suivant, subit une mutation irréversible avec la disparition du prescrit et de la formule de salutation ; ces derniers maintenaient en effet la lettre dans les cadres trop fixes d'une conception du genre épistolaire désormais surannée et incompatible avec les nouvelles modalités de rapports entre individus et avec l'évolution de la culture, devenue plus ostentatoire car conçue comme une forme de sociabilité – au moins dans certains milieux. La lettre en vient alors à changer pour une part de fonction.

Ces changements sont bien sûr à mettre sur le compte de l'influence de la Seconde Sophistique qui finit par se faire sentir même dans la rédaction des documents de tous les jours et qui, en façonnant de façon irrémédiable l'enseignement scolaire, assure sa diffusion et imprime sa marque au-delà de ce qu'a duré ce mouvement artistique proprement dit, aboutissant d'une certaine façon à ce que d'aucuns ont appelé la Troisième Sophistique. Ils sont aussi le propre d'une société dont les élites ont élevé la littérature, principalement poétique (non seulement le vieux patrimoine grec, mais aussi les nouvelles productions des écoles de Thébaidé ou de Gaza), au rang d'idéal d'intelligence et de savoir-faire pratique, lui assurant ainsi une influence jusque dans les formes les plus quotidiennes et les plus humbles du domaine de l'écrit. La lettre antique tardive, reflet des options culturelles d'une société, finit par nous en dire plus que son contenu même.

## BIBLIOGRAPHIE

Les papyrus sont cités selon les sigles de la *Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic and Coptic Papyri, Ostraca and Tablets* de J.F. Oates, R.S. Bagnall, J.D. Sosin, S.J. Clackson, T.G. Wilfong, A.A. O'Brien, BASP Supplements 9, Oakville, 2001, consultable dans une version régulièrement mise à jour sur <<http://scriptorium.lib.duke.edu/papyrus/texts/clist.html>>.

CAVALLO G., MAEHLER H. 1987, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period: A.D. 300-800*, Institute of Classical Studies, Bulletin Supplement 47, Londres.

CAVASSINI M.T. 1954, « Lettere cristiane nei papiri greci d'Egitto », *Aegyptus* 34, p. 266-282.

CRISCI E. 1996, *Scrivere greco fuori d'Egitto : ricerche sui manoscritti greco-orientali di origine non egiziana dal IV secolo a. C. all'VIII d. C.*, Papyrologica Florentina 27, Florence.

DEISSMANN A. 1923, *Licht vom Osten : das Neue Testament und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt*, 4<sup>e</sup> éd., Tübingen.

DÖLLSTÄDT W. 1934, *Griechische Papyrusprivatbriefe in gebildeter Sprache aus den ersten vier Jahrhunderten nach Christus*, diss. Jena, Borna-Leipzig.

EXLER F.X.J. 1923, *The Form of the Ancient Greek Letter of the Epistolary Papyri (3rd c. B.C.-3rd c. A.D.): a Study in Greek Epistolography*, Washington.

FOURNET J.-L. 1994, « L'influence des usages littéraires sur l'écriture des documents : perspectives », in *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists*, Copenhagen, p. 418-422.

FOURNET J.-L. 1999, *Hellénisme dans l'Égypte du VI<sup>e</sup> siècle : la bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité*, MIFAO 115, Le Caire.

FOURNET J.-L. 2003, « Langues, écritures et culture dans les *praesidia* », in H. Cuvigny (éd.), *La Route de Myos Hormos : l'armée dans le désert Oriental d'Égypte*, II, Fouilles de l'IFAO 48, Le Caire (2<sup>e</sup> éd., 2006), p. 427-500.

FOURNET J.-L. 2004, « Entre document et littérature : la pétition dans l'Antiquité tardive », dans D. Feissel et J. Gascoü (éd.), *La pétition à Byzance*, Travaux et Mémoires, Monographie 14, Paris, p. 61-74.

GARZYA A. 1983, *Il mandarino e il quotidiano : saggi sulla letteratura tardoantica e bizantina*, Saggi Bibiopolis 14, Naples.

GHEDINI G. 1923, *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo*, Suppl. ad « Aegyptus », serie divulgazione-sez. greco-romana 3, Milan.

HARROP J.H. 1962, « A Christian Letter of Commendation », *JEA* 48, p. 132-140.

KARLSSON G. 1962, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine : textes du X<sup>e</sup> siècle analysés et commentés*, Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Graeca Upsaliensia 3, Uppsala.

- KOSKENNIEMI H. 1956, *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n. Chr.*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae ser. B 102, 2, Helsinki.
- MALHERBE A.J. 1988, *Ancient Epistolary Theorists*, Sources for Biblical Study 19, Atlanta.
- MOSCADÌ A. 1970, « Le lettere dell'archivio di Teofane », *Aegyptus* 50, p. 88-154.
- NALDINI M. 1998, *Il cristianesimo in Egitto : lettere private nei papiri dei secoli II-IV*, 2° éd., Biblioteca patristica 32, Fiesole.
- NALDINI M. 2001, « Nuovi contributi nelle lettere cristiane su papiro dei primi quattro secoli » in *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia*. II, Florence, p. 1017-1024.
- O'CALLAGHAN J. 1961, « Lettere cristiane dai papiri greci del V secolo », *Aegyptus* 41, p. 26-36.
- O'CALLAGHAN J. 1963, *Cartas cristianas griegas del siglo V*, Biblioteca histórica de la biblioteca Balmes, serie II, vol. XXV, Barcelone.
- OLSSON B. 1925, *Papyrusbriefe aus der frühesten Römerzeit*, Uppsala.
- STOWERS S.K. 1986, *Letter Writing in Greco-Roman Antiquity*, Library of early christianity 5, Philadelphia.
- THRAEDE K. 1970, *Grundzüge griechisch-römischer Briefepik*, Zetemata 48, Munich.
- TIBILETTI G. 1979, *Le lettere private nei papiri greci del III e IV secolo d.C. : tra paganesimo e cristianesimo*, Scienze filologiche e Letteratura 15, Milan.
- TURNER E.G. 1978, *The Terms Recto and Verso: the Anatomy of the Papyrus Roll*, Papyrologica Bruxellensia 16, Bruxelles.
- WHITE J.L. 1972, *The Form and Function of the Body of the Greek Letter: A Study of the Letter-Body in the Non-Literary Papyri and in Paul the Apostle*, Society of Biblical Literature for the Seminar on Paul, Dissertation Series 2, Missoula.
- WHITE J.L. 1986, *Light from Ancient Letters*, Philadelphia.
- ZIEMANN F. 1911, *De epistularum graecarum formulis sollemnibus quaestiones selectae*, Dissertationes Philologicae Halenses 18, Halle.
- ZILLIACUS H. 1949, *Untersuchungen zu den abstrakten Anredenformen und Höflichkeitstiteln im Griechischen*, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum 15/3, Helsingfors.
- ZILLIACUS H. 1967, *Zur Abundanz der spätgriechischen Gebrauchssprache*, Commentationes Humanarum Litterarum 41/2, Helsinki-Helsingfors.

*ADDENDA*

Je n'ai pu utiliser pour cette étude l'ouvrage de R.S. BAGNALL et R. CRIBIORE, *Women's Letters from Ancient Egypt, 300 BC-AD 800*, paru depuis lors à Ann Arbor en 2006.

Sur l'influence des rapports hiérarchiques et d'une nouvelle forme de politesse sur la lettre (p. 43), voir désormais A. PPATHOMAS, « Höflichkeit und Servilität in den Papyrusbriefen der ausgehenden Antike », in B. Palme (éd.), *Akten des 23. Papyrologenkongresses*, Vienne, 2007, p. 497-512.

Signalons enfin la traduction française du traité du Ps.-Démétrios et du Ps.-Libanios, *Lettres pour toutes circonstances*, trad. et comm. par P.-L. MALOSSE, Paris, 2004, parue aussi alors que cette étude était déjà sous presse.